742B

80

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

EN SAVOIE

Jean-Jacques
ROUSSEAU
EN SAVOIE

ANNECY - CHAMBÉRY - LES CHARMETTES

EXTRAITS DES « CONFESSIONS »

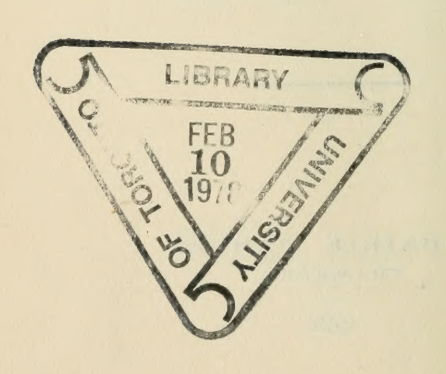
situés et commentés

Par F. VERMALE

LIBRAIRIE DARDEL
CHAMBÉRY

1922

PQ
2049
S4V4



AVERTISSEMENT

Les touristes qui s'arrêtent — ne serait-ce que quelques heures — à Chambéry ou à Annecy, éprouvent le désir inévitable de relire les pages célèbres des *Confessions* où Rousseau nous raconte ce qu'il advint du jeune Jean-Jacques pendant les années qu'il vécut en Savoie.

Or cette lecture ne va pas sans peine : les Confessions forment de gros volumes, d'un texte compact, où manquent les tables des matières et les index alphabétiques.

Nous avons voulu éviter toutes recherches aux visiteurs de la Savoie et c'est pour eux, pour leur faciliter ce plaisir littéraire, que nous avons composé le présent volume. Ils y trouveront, situées dans le pays de Savoie et dans la biographie de Rousseau, les pages où ce dernier dit les souvenirs, idylliques ou prosaïques, qu'il a gardés de ses séjours à Annecy, à Chambéry et aux Charmettes.

Ces pages ont provoqué en France, en Suisse et en Italie les travaux de nombreux érudits : nous en avons signalé les résultats dans des notes et des commentaires. Cela faisant nous n'avions pas la

prétention de publier une manière d'édition savante; mais plus d'un personnage, mis en scène par Rousseau, vaut qu'on le présente au lecteur ; en outre, les reflets du 18e siècle savoyard éclairent et font mieux saisir certains épisodes ; enfin, les précisions — même si elles relèvent les erreurs volontaires et involontaires de Rousseau — ajoutent au pittoresque et à l'intérêt du récit. Aussi bien ce vaste *document* humain que sont et que veulent être les Confessions ne doit rien perdre à être confronté avec des *documents*.

La disposition typographique que nous avons adoptée du *sommaire en marge* guide le lecteur parmi les faits et les descriptions, les années et les lieux, sans fractionner le texte. Peut-être les indications portées au crayon rouge par Rousseau lui-même dans le manuscrit de Genève autorisaient-elles une division des Confessions en chapitres assez courts, comme conforme aux intentions de l'auteur. Mais il importait aussi de ne pas pousser trop loin cette division, pour laisser aux Confessions le charme de leur facile abondance et leur fraîcheur de source intarissable.

F. VERMALE.

I

ANNECY

PREMIER SÉJOUR DE JEAN-JACQUES A ANNECY

(1728)

Dans le livre I des Confessions, *Jean-Jacques Rousseau raconte son enfance à Genève, où il était né en* 1712. *Après nous avoir parlé de son père et de sa famille, il décrit sa vie heureuse en pension chez le pasteur Lambercier au Bossey. Puis ce sont les années d'apprentissage. Mais quel métier apprendre ? Il va d'abord chez Masseron, greffier de la ville, puis chez Ducommun, graveur, qui le roua de coups à la moindre faute. Finalement, Jean-Jacques, ayant trouvé la porte de Genève fermée, au retour d'une de ses courses hors des remparts, et craignant la colère de son patron, résolut de ne plus rentrer à Genève. Il alla jusqu'à Confignon, village situé en Savoie et à* 2 *lieues de Genève, sonner à la porte du Curé, M. de Pontverre, qui accueillit le fugitif avec bienveillance. Ici s'ouvre le livre II des* Confessions.

Premier séjour de J.-J. à Annecy.

Pourquoi Jean-Jacques s'est-il présenté à M. de Pontverre ? Il affirme qu'il ne songeait pas, ce faisant, à changer de religion, qu'il n'envisageait une pareille possibilité qu'avec horreur et que c'est simplement pour venir dîner avec le curé de Confignon et goûter à son vin de Frangi qu'il sonna à son pres-

bytère. S'il accepta ensuite d'aller à Annecy, ce fut par simple reconnaissance gastronomique. « La bonté, dit en effet Jean-Jacques, avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui. Ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. » La vérité est tout autre. « Se trouvant seul, sans ressources, sans métier, pressé par la faim, Jean-Jacques songe lui aussi qu'en Savoie, pour trouver des secours, un protestant n'a qu'à se faire catholique, de même qu'à Genève un catholique besogneux n'a qu'à se faire protestant. » Pour un plat de lentilles Saül avait vendu son droit d'aînesse ! Pour ne pas périr de misère, Jean-Jacques fera profession de nouveau converti *et acceptera tous les secours que le gouvernement royal et des organisations privées assuraient à ceux qui se disaient disposés à abjurer le protestantisme. Comme la* canaille *qu'il dénonce, Jean-Jacques vendit sa foi. Il avait* 16 *ans.*

Pourquoi M. de Pontverre envoya-t-il Jean-Jacques à Annecy ? Pour le comprendre, il faut rappeler qu'Annecy était depuis plus d'un siècle un centre important de propagande catholique contre le calvinisme.

Après que la Réforme *eut triomphé à Genève (1535) Annecy était devenu le lieu de refuge de l'Evêque de Genève et de son Chapitre. Lorsque Emmanuel-Philibert eut repris aux Bernois partie du Chablais, du baillage de Ternier et Gaillard (aujourd'hui arrondissement de Saint-Julien) et le pays de Gex (1564), les Evêques de Genève, surtout Saint François de Sales, assurèrent le retour au christianisme des habitants de ces pays reconquis par la Maison de*

Savoie. Restait Genève, ancienne cité épiscopale. Tous les évêques qui se succédèrent furent hantés par le même rêve : reconquérir l'ancien siège et refaire une réalité du titre purement nominal d'évêque de Genève. « On raconte que l'évêque Jean d'Arenthon ne pouvait voir de loin les tours de Saint-Pierre (de Genève), sans que le cœur lui battît. » D'autre part, les ducs de Savoie continuaient à considérer la ville de Calvin et le pays de Vaud comme une partie de leurs Etats. Genève était ainsi l'objet de leur secrète convoitise. Ils cherchaient, en attendant mieux, à empêcher la citadelle calviniste d'élargir sa sphère d'influence. Dans ce but, ils avaient organisé un service d'espionnage et une surveillance sévère des catholiques savoyards qui allaient commercer ou servir à Genève. De plus, ils favorisaient officiellement la propagande catholique.

Ces circonstances historiques connues, le voyage de Jean-Jacques à Annecy s'explique tout naturellement. Annecy était une des étapes obligatoires pour Rousseau en instance de baptême.

Première rencontre de J.-J. avec Madame de Warens à Annecy.

Dieu vous appelle, me dit M. de Pontverre (1) : allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même. » Il s'agissoit de Mme de Wa-

(1) Benoît de Pontverre était curé de Confignon depuis 38 ans... Il était depuis longtemps connu à Genève comme un des curés savoisiens les plus entreprenants et les plus combatifs. Dans sa cure il conservait un registre où il inscrivait les abjurations reçues; il en comptait plus de 60.

rens, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager, avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me sentois fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire, mais non pas qu'on me fît la charité; et une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois, pressé par M. de Pontverre, par la faim qui me talonnoit, bien aise aussi de faire un voyage et d'avoir un but, je prends mon parti, quoique avec peine, et je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour ; mais je ne me pressois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château ni heurter, car j'étois fort timide, mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort surpris, après m'être longtemps, époumoné, de ne voir paroître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix ou le sel de mes chansons, vu que j'en savois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises, et que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois Mme de Warens. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère ; je ne puis me résoudre à la passer légèrement. J'étois au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et mêmes enfoncés, mais qui lançoient avec

force le feu dont mon sang étoit embrasé. Malheureusement, je ne savois rien de tout cela, et de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure que lorsqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainsi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquois totalement de manières, et mes connoissances, loin d'y suppléer, ne servoient qu'à m'intimider davantage en me faisant sentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, et je fis une belle lettre en style d'orateur, où, cousant des phrases des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne, et je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Mme de Warens ; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'église. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle... Je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparoit du jardin, et

le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré une vieille dévote bien rechignée ; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle de M. de Pontverre, revient à la mienne, qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût relue encore si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. « Eh ! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage en vérité. » Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : « Allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner ; après la messe j'irai causer avec vous. »

Portrait et caractère de Mme de Warens par Jean-Jacques.

Louise-Eléonore de Warens étoit une demoiselle de La Tour de Pil, noble et ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de Warens de la maison de Loys, fils aîné de M. de Villardin, de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi, madame de Warens, poussée par quelque

chagrin domestique, prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian, pour passer le lac et venir se jeter aux pieds de ce prince, abandonnant ainsi son mari, sa famille et son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, et qu'elle a eu tout le temps de pleurer aussi. Le roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un prince aussi peu prodigue, et voyant que sur cet accueil on l'en croyait amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses gardes, où, sous la direction de Michel-Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, et elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits ; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant et tendre, un regard très doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, et ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité (1) ; mais il étoit impossible de voir une

(1) Ces lignes, convient Jules Lemaitre, nous font comprendre que Mme de Warens était boulotte. (Cf. Jules Lemaitre : *J.-J Rousseau.*)

plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains et de plus beaux bras (1).

Son éducation avoit été fort mêlée : elle avoit, ainsi que moi, perdu sa mère dès sa naissance, et, recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées, elle avoit appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père un peu de ses maîtres, et beaucoup de ses amans, surtout d'un M. de Tavel (2), qui, ayant du goût et des connoissances, en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres, et le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie et de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avoit pour

(1) Mgr de Bernex fit exécuter un portrait de Mme de Warens. Hérault de Séchelles, qui fut président de la Convention, étant venu en mission en Savoie en 1793, emporta ce portrait à Paris. Il l'avait trouvé dans le parloir de la Visitation à Annecy. A sa mort, ce portrait fut versé avec certains manuscrits de Rousseau trouvés chez lui à la bibliothèque du Comité d'instruction publique de la Convention Nationale (1794). Hérault de Séchelles était un rousseauiste passionné qui avait recueilli déjà les manuscrits de l'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse*. (Cf. Metzger : *Pensées de Mme de Warens*, Lyon, 1888.)

Du Comité d'instruction publique, portrait et manuscrits passèrent à la bibliothèque du Corps Législatif avant l'an X. Cette bibliothèque, qui est celle de la Chambre des Députés actuelle, ne les possède plus. Nous n'avons de ce portrait qu'une estampe reproduite dans le livre de M. Benedetto : *Madame de Warens*.

Sur les divers portraits de *Madame de Warens*, voir la note très intéressante de M. Benedetto dans son livre, p. 305-308.

(2) Le Colonel Etienne-Sigismond de Tavel fut en effet lié avec Mme de Warens. M. de Montet a essayé d'infirmer le récit de J.-J., mais une lettre de M. de Tavel lui-même ne laisse aucun doute sur les rapports qu'il a eus avec la femme de son ami. (Cf. Benedetto : *Op. c t.*, p. 35 et 36.)

la médecine empirique et pour l'alchimie : elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères ; elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans, profitant de sa foiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent, et consumèrent, au milieu des fourneaux et des drogues, son esprit, ses talens et ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve et demeura toujours le même : son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte et franche, ne s'altérèrent jamais ; et même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fonds d'activité inépuisable qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoien pas des intrigues de femme qu'il lui falloit, c'étoien des entreprises à faire et à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière ; à la place de madame de Longueville, elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés ; et ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée, elle étendoit toujours son plan dans sa tête et voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle

échouoit par la faute des autres, et son projet venant à manquer, elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires, qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asile monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme et simple des religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avait besoin de liberté pour s'y livrer... Le bon évêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressembloit sur bien des points ; et madame de Warens, qu'il appeloit sa fille, et qui ressembloit à madame de Chantal sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloient convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincère dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas désirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, et j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son âme, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote : elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes ; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

La conversion de Madame de Warens.

Les recherches des érudits suisses, savoyards et piémontais, permettent de connaître assez bien la biographie de Mme de Warens.

Ce n'était pas une demoiselle de la Tour du Pil, mais une demoiselle de la Tour. En ajoutant du Pil, elle usurpait le nom d'une vieille famille noble du pays de Vaud, disparue depuis longtemps. La noblesse de la famille des La Tour ne datait en réalité que d'un siècle. Mais cette usurpation de nom était un moyen trouvé par Mme de Warens pour, hors de sa patrie, poser à l'illustre dame.

Mlle de la Tour avait épousé, à 14 ans, M. de Warens qui en avait 25. Elle lui avait apporté une dot de 30.000 livres. M. de Warens, originaire de Lausanne, avait servi dans un régiment suisse au service du duc de Savoie, puis en Suède où il avait guerroyé contre les Russes. M. de Warens était fort ménager de son bien. Sa jeune femme, pour se procurer des ressources pécuniaires en dehors de la rente annuelle que devait lui servir son mari en vertu de leur contrat de mariage, s'associa au nommé Saint André pour établir à Vevey une manufacture de bas de soie et de bas de laine. L'affaire ne réussit pas. En 1726, elle était en pleine déconfiture.

Sous le coup de cet échec, Mme de Warens, se considérant comme à peu près ruinée, songea que, peut-être, elle pourrait se refaire une fortune et jouer un rôle à la Cour de l'ancien duc de Savoie devenu roi de Sardaigne. Mais par quel moyen ? C'est alors qu'elle résolut de s'imposer à la propagande catholique, soutenue officiellement par le roi, grâce à l'éclat d'une conversion retentissante. Le calcul ne manquait point de justesse. Jusque-là nouveaux et

nouvelles convertis étaient rarement des personnes de qualité. Qu'allait-il se passer le jour où une jeune femme noble, dans le plein éclat de sa jeunesse, se dirait touchée de la grâce et quitterait le protestantisme ? Un tel événement vaudrait au moins à la nouvelle convertie la protection de l'Evêque de Genève et indirectement la faveur royale. C'est ce qui arriva. Mme de Warens, ayant comme complice Claude Anet, fils d'un de ses fermiers empaqueta ses robes, ses bijoux, son linge de corps, un beau service de vaisselle, vida la caisse de sa fabrique. Puis, profitant de ce que son mari était absorbé à reconstruire des bâtiments qu'une inondation avait emportés, elle traversa le lac Léman et vint à Evian à l'époque où le roi et la Cour prenaient les eaux d'Amphion.

Là, faisant étalage d'un certain luxe, Mme de Warens fit savoir à Mgr de Bernex qu'elle avait été touchée de la grâce à la suite d'un de ses sermons. Or Mgr de Bernex avait l'habitude, chaque année, de profiter du séjour du roi à Evian pour lui présenter une poignée d'hérétiques demandant leurs conversions. C'était un moyen trouvé par lui pour forcer le roi à maintenir aux œuvres catholiques d'Annecy le secours de la cassette royale. Quel triomphe pour le saint évêque s'il présentait cette année une protestante de marque, qui n'hésitait pas, en pleins triomphes mondains, à quitter ses biens, sa famille, son foyer, son pays, pour vivre dans la foi catholique ! Mgr de Bernex crut au miracle. M. de Conzié, qui fut témoin du bruit que produisit cette manifestation de Mme de Warens à Evian, nous apprend que Mgr de Bernex, comme l'avait escompté sa nouvelle pénitente, en entretint aussitôt le roi. C'était peut-être une place

à la Cour ? Ce fut, en attendant mieux, une escorte de gardes royaux jusqu'à Annecy et, peu après le baptême de Mme de Warens que l'évêque de Genève célébra en personne, une pension de 1.500 *livres. La princesse Eléonore de Hesse-Reinfels, sœur de la princesse de Piémont, avait été la marraine de Mme de Warens sur la prière de Mgr de Bernex.*

Une découverte de M. Benedetto.

Cette pension de 1.500 *livres était exorbitante pour l'époque, étant donné les habitudes de scrupuleuse économie qu'avait Victor-Amédée II.* 1.500 *livres ! c'était plus que ne gagnaient certains Sénateurs au Sénat de Savoie ou certains Conseillers à la Cour des Comptes de Turin ; car le royaume de Sardaigne ne connaissait pas la vénalité des charges. Sénateurs et Conseillers y étaient appointés comme nos fonctionnaires actuels. Ce chiffre d'une pension accordée à titre purement gracieux a paru insolite, en particulier à M. de Montet. Il résulte des recherches de M. Benedetto que Mme de Warens ne reçut pas les* 1.500 *livres à titre de pension, mais à titre de traitement. Il y a une singulière différence. En effet, sur l'intervention de M. Corvesi, intendant à Annecy, lequel avait la police dans ses attributions, Mme de Warens devint un fonctionnaire royal. M. Corvesi semble avoir deviné le premier le parti pratique que le roi pouvait tirer contre Genève de cette nouvelle convertie. Laissant l'Evêque à son miracle, M. l'Intendant fit de Mme de Warens non seulement une* convertisseuse, *chargée de recevoir, d'instruire, de placer les Suisses protestants qui passaient en Savoie pour changer de religion, mais encore un* agent secret *au service du roi. Elle devait écouter, sonder, surveiller les propos*

que rapportaient ces Suisses protestants, de façon à faire connaître en haut lieu ce qui paraîtrait importer aux intérêts de l'Etat.

Jean-Jacques compare Mme de Warens à Mme de Longueville, l'une des héroïnes de la Fronde. M. Benedetto trouve que Jean-Jacques exagère et que Mme de Warens fut tout au plus une « Mme Bovary supérieure, plus robuste ou plus heureuse ». — Si Mme de Warens ne réalisa pas son plan secret d'une place parmi les dames d'honneur de la Cour de Turin, c'est que les ressources matérielles sur lesquelles elle comptait lui firent défaut. Elle avait pensé que ses parents, restés à Vevey, pourraient reprendre une partie des biens qu'elle avait abandonnés et lui auraient servi une rente. Il n'en fut rien. Son mari intrigua, fit confisquer les biens propres à sa femme, puis, après leur divorce, se les fit attribuer. Ce fut la catastrophe pour Mme de Warens qui, privée de ressources, en fut réduite pour vivre aux émoluments que ses services lui valaient à Annecy. Le faste par lequel elle comptait éblouir, ne pouvant être déployé, elle dut renoncer momentanément à réaliser ses projets ambitieux.

Tant qu'elle fut à Annecy, Mme de Warens continua à jouir de la protection de l'Evêque de Genève. Il était si fier et si persuadé de l'importance de sa conquête que, quelques années plus tard, rédigeant son testament, il n'oublia pas sa noble convertie. En 1742, *Mme de Warens se trouvant aux Charmettes, le*

Père Boudet, biographe de Mgr Rossillon de Bernex, viendra en personne prendre une interview de la dame vaudoise sur les circonstances de sa conversion. Elle lui remettra alors un mémoire rédigé par Jean-Jacques en vue de la béatification de Mgr de Bernex. Le Père Boudet n'hésita pas à narrer longuement dans le tome II de sa Vie de Mgr Rossillon de Bernex, l'étonnante conversion de Mme de Warens et à assurer que sa démarche s'expliquait uniquement par l'attraction de la religion catholique et le pouvoir surnaturel de l'Evêque. Si bien que la sincérité de la conversion de Mme de Warens se trouva affirmée dans un livre d'un auteur ecclésiastique et d'une certaine autorité. C'était évidemment un triomphe pour la fugitive de Vevey.

Le « coup de foudre » de Jean-Jacques.

Que ceux qui nient la sympathie des âmes expliquent, s'ils peuvent, comment, de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, madame de Warens m'inspira non seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite et qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour, ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons ; comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentimens qu'elle inspire le moins : la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance ? Comment, en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit

mon sort en quelque sorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle, du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans désirs, j'en avois ; mais sans inquiétude, sans jalousie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé ? C'est une question qu'il ne m'est pas plus venu dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie que de me demander à moi-même si je m'aimois, et jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, et l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Le premier repas de J.-J. chez Madame de Warens.

Il fut question de ce que je deviendrois, et pour en causer plus à loisir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, et sa femme de chambre, qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge et de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manant qui dînoit avec nous et qui dévora, lui tout seul, un repas honnête pour six

personnes. Pour moi, j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être ; il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de Warens voulut savoir les détails de ma petite histoire : je retrouvai pour la lui conter tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente âme en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Genève. Dans sa position c'eût été un crime de lèse-catholicité, et elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée et combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon père, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien, sans y songer, elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise, comme je crois l'avoir dit, plus je la trouvois éloquente, persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, et moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentois que retourner à Genève étoit mettre entre elle et moi une barrière presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, et à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de Warens voyant ses efforts inutiles, ne les poussa pas jusqu'à se compromettre ; mais elle me dit avec un regard de commisération : « Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand, tu te souviendras de

moi. » Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit tout entière. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage, j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manant qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ouvrit un avis qu'il disoit venir du Ciel, et qui, à juger par les suites, venoit bien plutôt du côté contraire ; c'étoit que j'allasse à Turin, où, dans un hospice établi pour l'instruction des catéchumènes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle et spirituelle, jusqu'à ce que, entré dans le sein de l'Eglise, je trouvasse, par la charité des bonnes âmes, une place qui me convînt. « A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, Sa Grandeur Mgr l'Evêque ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, et Madame la Baronne, qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi. »

Je trouvois toutes ces charités bien dures : j'avois le cœur serré, je ne disois rien, et madame de Warens, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir, et qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, et qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, et emboucha si bien les bons prêtres, que quand ma-

dame de Warens, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, et il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre et c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance...

M. Benedetto fait remarquer, avec raison, que dans sa narration Jean-Jacques dissimule à tout prix le métier de sa protectrice. Il ne veut pas laisser deviner la convertisseuse rémunérée. *Il est clair que c'est Mme de Warens et non son gros manant de passage qui régla le sort de Jean-Jacques avec l'Evêque. Mme de Warens n'avait pas besoin qu'on lui apprît qu'il existait à Turin un hospice des catéchumènes. Elle était à Annecy, comme nous l'avons dit plus haut, l'agent de liaison entre Genève et cet hospice.*

D'ANNECY A TURIN

Jean-Jacques, en compagnie de M. et Mme de Sabran, vint à pied à Turin en passant par la vallée de la Maurienne et le col du Mont-Cenis. Ce voyage dura huit jours. En voici le récit :

Un voyage de huit jours à travers la Maurienne.

Je m'acheminois gaiement avec mon dévot guide et sa sémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuse situation de corps et d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi et aux autres, j'étois dans ce court, mais précieux moment de la vie, où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante et fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant, de madame de Warens. Les choses obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites caresses qu'elle m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans, qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient ; tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, et me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer

à Turin, c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légèrement, allégé de ce poids ; les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillans projets remplissoient mon âme. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques ; dans les prés, de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres, des fruits délicieux ; sous leur ombre, de voluptueux tête-à-tête ; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle, rendoient cet attrait digne de la raison ; la vanité même y mêloit sa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, suivre Annibal à travers les monts, me paroissoit une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes et bonnes, un grand appétit et de quoi le contenter ; car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, et sur le dîner de M. Sabran, le mien ne paroissoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis et de peine que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage...

Arrivé à Turin, Jean-Jacques fut reçu à l'Hospice des catéchumènes où il abjura le protestantisme et fut baptisé.

Sorti de l'Hospice après un séjour sur la durée duquel les érudits discutent toujours, Jean-Jacques visita Turin et chercha à y exercer son métier de graveur. C'est au cours d'une de ses courses à travers la ville qu'il rencontra Mme Basile. Puis il entra comme laquais chez Mme de Vercellis où il vola, comme il l'avoue, un ruban et laissa accuser de ce vol la cuisinière Marion.

Chez Mme de Vercellis, Jean-Jacques fit la connaissance de l'abbé Gaime, pour lors précepteur des enfants du comte de Mellarède, et dont plus tard il décrira le caractère sous les traits du Vicaire savoyard.

Par l'abbé Gaime, Jean-Jacques entra dans la maison du comte de Gouvon dont le frère, l'abbé du même nom, consentit à lui donner des leçons de belles-lettres.

Mais voilà qu'à Turin Jean-Jacques rencontra d'autres convertis genevois et parmi eux un de ses anciens camarades d'apprentissage nommé Bâcle. En leur compagnie la nostalgie de la Savoie le prit et il décida de retourner à pied, à Annecy, revoir Mme de Warens.

DEUXIÈME SÉJOUR DE JEAN-JACQUES A ANNECY

(1729-1730)

J.-J. revient de Turin : ses craintes.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne, abandonnant sans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes espérances, et l'attente d'une fortune presque assurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale; adieu la cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles, et toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine et mon ami Bâcle, la bourse légèrement garnie, mais le cœur saturé de joie, et ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout à coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout à fait de la même manière ; car bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les cabarets les hôtesses et leurs servantes, il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troubloit guère, et nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine : la fontaine se cassa près de

Bramant (1) ; et il en étoit tems, car nous sentions, sans oser nous le dire, qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, et nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits et nos souliers s'useroient, ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allègrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise que je venois de faire, jamais homme ne prit sitôt ni si bien son parti sur le passé, mais sur l'accueil qui m'attendoit chez madame de Warens ; car j'envisageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le comte de Gouvon ; elle savoit sur quel pied j'y étois, et en m'en félicitant, elle m'avoit donné des leçons très sages sur la manière dont je devois correspondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée, si je ne la détruisois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte : mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois ses reproches, plus durs pour moi que la misère. Je résolus de tout endurer en silence et de tout faire pour l'apaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule : vivre dans sa disgrâce étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

(1) Bramans, en Maurienne.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage, dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, et dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la dernière journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance ; j'eus tort ; mon ami Bâcle ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville qu'il me dit : « Te voilà chez toi », m'embrassa, me dit adieu, fit une pirouette et disparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoissance et notre amitié durèrent en tout environ six semaines, mais les suites en dureront autant que moi.

Le bon accueil de Madame de Warens.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de madame de Warens ! mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu personne ; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer et reprendre mes sens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les secours dont j'avois besoin qui me troubloit à ce point ? à l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non ; je le dis avec autant de vérité que de fierté, jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale et mémorable par ses vicissitudes, souvent sans asile et sans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence et la misère. Au besoin, j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, main non pas me troubler pour en être ré-

duit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant versé de pleurs dans leur vie ; mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni répandre une larme. Mon âme, à l'épreuve de la fortune, n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, et c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de madame de Warens que son air me rassura. Je tressaillis au premier son de sa voix ; je me précipite à ses pieds, et, dans les transports de la plus vive joie je colle ma bouche sur sa main. Pour elle, j'ignore si elle avoit su de mes nouvelles ; mais je vis peu de surprise sur son visage, et je n'y vis aucun chagrin. « Pauvre petit, me dit-elle d'un ton caressant, te revoilà donc ? je savois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage ; je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avois craint. » Ensuite elle me fit conter mon histoire, qui ne fut pas longue, et que je lui fis très fidèlement, en supprimant cependant quelques articles, mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme de chambre. Je n'osois respirer durant cette délibération ; mais quand j'entendis que je coucherois dans la maison, j'eus peine à me contenir, et je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit destinée, à peu près comme Saint-Preux vit remiser sa chaise chez madame de Wolmar. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne seroit point passa-

gère ; et dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disoit : « On dira ce qu'on voudra ; mais puisque la Providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner. »

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur, qui nous fait vraiment jouir de nous, soit l'ouvrage de la nature, et peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très sensible ne sentiroit rien, et mourroit sans avoir connu son être. Tel à peu près j'avois été jusqu'alors, et tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu madame de Warens, ou si, même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez longtems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire, qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule ; il est plus voluptueux, plus tendre : je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe ; du moins je fus ami si jamais homme le fut, et je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite ; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

La maison de Madame de Warens à Annecy.

Elle habitoit une vieille maison (1), mais assez grande pour avoir une belle pièce de réserve, dont elle fit sa chambre de parade, et qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé, où se fit notre première entrevue, et au delà du ruisseau et des jardins, on découvroit la campagne (2). Cet asp ct n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit, depuis Bossey (3), la première fois que j'avois du vert devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avois eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible et douce ! Elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisois de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne : il me sembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle ; je la voyois partout entre les fleurs et la verdure ; ses charmes et ceux du printems se confondoient à mes yeux. Mon cœur, jusqu'alors comprimé, se trouvoit plus au large dans cet espace, et mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez madame de Warens la magnificence que j'avois vue à Turin : mais on y trouvoit la propreté, la décence et une abondance pa-

(1) Elle figure au plan cadastral d'Annecy (1730) au nom de noble de Boëge de Conflans, sous le n° 2.380. — Cette maison fut démolie en partie en 1784, lors de la construction de l'évêché actuel.

(2) En effet, les constructions actuelles de la rue Royale n'existaient pas encore pour barrer la vue sur la plaine des Fins et les coteaux de Gevrier et du Meithet.

(3) C'est-à-dire depuis la pension Lambercier.

triarcale avec laquelle le faste ne s'allie ïamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers ; mais l'une et l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, et dans des tasses de faïence elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir étoit invité à dîner avec elle ou chez elle ; et jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme de chambre fribourgeoise assez jolie, appelée Merceret, d'un valet de son pays appelé Claude Anet, dont il sera question dans la suite, d'une cuisinière et de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente ; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela dans un pays où la terre est très bonne et l'argent très rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite : elle s'endettoit, elle payoit ; l'argent faisoit la navette, et tout alloit.

La manière dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie : on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très longtems à table. Elle supportoit avec peine la première odeur du potage et des mets ; cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, et ce dégoût duroit longtems. Elle se remettoit peu à peu, causoit et ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet inter-

valle ; mon repas étoit fait longtems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux, et ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais, plus instruit de sa situation réelle, et voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

L'idylle d'Annecy.

Dès le premier jour, la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom ; *Maman* fut le sien ; et toujours nous demeurâmes *Petit* et *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières, et surtout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien ; et si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une maman jeune et jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser : je dis caresser au pied de la lettre, car jamais elle n'imagina de

m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, et jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espèce ; j'en conviens ; mais il faut attendre, je ne puis tout dire à la fois.

Le coup d'œil de notre première entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais fureter sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni désirs auprès d'elle ; j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie et l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-tête étoient moins des entretiens qu'un babil intarissable, qui pour finir avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets, elle tomboit souvent dans la rêverie. Eh bien ! je la laissois rêver, je me taisois, je la contemplois, et j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois sans cesse, et j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur quand des importuns venoient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je sortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers

auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, et ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne sentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas. Quand je la voyois, je n'étois que content ; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui souvent alloient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image et du désir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avois assez de sens pour voir que quant à présent cela n'étoit pas possible, et qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre, et qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches, qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres dans lesquelles je plaçois en idée notre commune demeure ; tout cela me frappoit tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux tems et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des ravissemens inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force et

d'illusion que je fis alors ; et ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie, quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire ; car les jours, et les ans, et la vie entière, s'y passoient dans une inaltérable tranquillité ; au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus constant bonheur fut en songe ; son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chère Maman me faisoit faire quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché ; mes rideaux, tous les meubles de ma chambre, en songeant qu'ils étoient à elle, que sa belle main les avoit touchés ; le plancher même sur lequel je me prosternois en songeant qu'elle y avoit marché ! Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour, à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu : elle rejette le morceau sur son assiette ; je m'en saisis avidement et l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais essentielle et qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

. . . .

Je passois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins.

C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire ; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendians, de visites de toute espèce. Il falloit entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère lai. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui prenoit tout en gaieté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes ; et ce qui la faisoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans ; et s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en savoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, et me jetant des coups d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant, contraint et retenu par la bienséance, lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur, et même en dépit de moi, je trouvois tout cela très comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit pourtant parce qu'il faisoit partie d'une manière d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisoit faire, n'étoit selon mon goût, mais tout étoit selon mon cœur. Je crois que je serois parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayoient sans cesse : c'est peut-être la première fois que cet art a pro-

duit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, et ce qu'il y a de plaisant est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre ; malgré ma résistance et mes horribles grimaces, malgré moi et mes dents, quand je voyois ses jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir et sucer. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir et crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, et non pas qu'on y faisoit de l'opiat ou de l'élixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : *Le Spectateur* (1), *Puffendorf* (2), *Saint-Évremond*, *La Henriade*. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. *Le Spectateur* surtout me plut beaucoup, et me fit du bien. M. l'abbé de Gouvon m'avoit appris à lire moins avidement et avec plus de réflexion ; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe, que je faisois avec tous nos Génevois, par ces deux vers de la Henriade :

(1) Sans doute le *Spectateur* de Marivaux, composé d'après le modèle du *Spectateur* de Londres fondé par Addison.

(2) Auteur allemand, dont s'inspirera J.-J. dans le *Contrat social*.

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour lui dans le cœur de ces traîtres.

Ce mot *parlât,* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisième personne du subjonctif, au lieu qu'auparavant je l'écrivois et prononçois *parla* comme le parfait de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures ; quelquefois je lisois auprès d'elle ; j'y prenois grand plaisir : je m'exerçois à bien lire, et cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné : il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, et lui avoient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant ; elle ne parloit que de Bayle (1), et faisoit grand cas de Saint-Évremond, qui depuis longtems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature et qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies ; et, venue en Savoie encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, et ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la cour qu'en passant, elle y avoit jeté un coup d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, et malgré de secrètes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite et ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti

(1) Dans ses bagages en partant de Vevey, Mme de Warens emporta un exemplaire du Dictionnaire de Bayle.

de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, et c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble *La Bruyère* : il lui plaisoit plus que *La Rochefoucauld*, livre triste et désolant, principalement dans la jeunesse, où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces ; mais, en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains, je prenois patience, et ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois, et l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant, Maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit, et bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petis talens ; il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, et tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés mêmes qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens. Enfin, tout alloit au gré de mes désirs, grâce à la bonne opinion qu'elle avoit de moi : mais il en fallut rabattre, et dès lors adieu la tranquillité. Un de ses parens, appelé M. d'Aubonne (1), la

(1) Paul-Bernard d'Aubonne, bourgeois de Nyon, avait épousé Louise de Tavel, sœur d'Etienne-Sigismond de Tavel, que J.-J. donne pour premier amant de Mme de Warens. M. d'Aubonne avait d'abord servi dans la Garde suisse du Roi de Prusse. Il quitta ce service en 1713. En 1729, il avait 44 ans. Plus tard, il devint colonel des milices bernoises.

Un arrêt de M. d'Aubonne sur Jean-Jacques.

vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une espèce d'aventurier. Il venoit de proposer au cardinal de Fleury un plan de loterie très composée, qui . avoit pas été goûté. Il alloit le proposer à la cour de Turin, où il fut adopté et mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy, et y devint amoureux de madame l'Intendante (1), qui étoit une personne fort aimable, fort de mon goût, et la seule que je visse avec plaisir chez Maman. M. d'Aubonne me vit ; sa parente lui parla de moi : il se chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, et, s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de Warens m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite, sous prétexte de quelque commission, et sans me prévenir de rien. Il s'y prit très bien pour me faire jaser, se familiarisa avec moi, me mit à mon aise autant qu'il étoit possible, me parla de niaiseries et de toutes sortes de sujets, le tout sans paroître m'observer, sans la moindre affectation, et comme si, se plaisant avec moi, il eût voulu converser sans gêne. J'étois enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que, malgré ce que promettoient mon extérieur et ma physionomie animée, j'étois sinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis très borné en un mot à tous égards, et que l'honneur de devenir quelque jour

(1) Née Apolline-Catherine Guilloty, épouse de Lazare Corvesi, intendant de justice, police et finances, vice-conservateur des fermes et gabelles de Sa Majesté en la province de Genevois et bailliage de Ternier.

curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de Warens. Ce fut la seconde ou troisième fois que je fus ainsi jugé : ce ne fut pas la dernière, et l'arrêt de M. Masseron a souvent été confirmé.

. . . .

J.-J. séminariste

La mesure de mes talens ainsi fixée, l'état qui me convenoit ainsi désigné, il ne fut plus question, pour la seconde fois, que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études, et que je ne savois pas même assez de latin pour être prêtre. Madame de Warens imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au supérieur. C'étoit un lazariste appelé M. Gros, bon petit homme, à moitié borgne, maigre, grison, le plus spirituel et le moins pédant lazariste que j'aie connu ; ce qui n'est pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman, qui l'accueilloit, le caressoit, l'agaçoit même, et se faisoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté et d'autre, faisant tantôt ceci, tantôt cela. Tiré par le lacet, M. le Supérieur suivoit en grondant, et disant à tout moment : « Mais, Madame, tenez-vous donc. » Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. Gros se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se contenta d'une pension très modique, et se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement de l'évêque, qui non seulement l'ac-

corda, mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque jusqu'à ce qu'on pût juger, par un essai, du succès qu'on devoit espérer.

Quel changement ! Il fallut m'y soumettre. J'allai au séminaire comme j'aurois été au supplice. La triste maison qu'un séminaire, surtout pour qui sort de celle d'une aimable femme ! J'y portai un seul livre, que j'avois prié Maman de me prêter, et qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit : un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit passablement, et jouoit un peu du clavecin : elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, et il fallut commencer de loin, car à peine savois-je la musique de nos psaumes. Huit ou dix leçons de femme, et fort interrompues, loin de me mettre en état de solfier, ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art, que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles ; c'étoient les cantates de Clérambault (1). On concevra quelle fut mon application et mon obstination, quand je dirai que, sans connoître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer et chanter sans faute le premier récitatif et le premier air de la cantate d'*Alphée et Aréthuse* ; et il est vrai que cet air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air.

(1) Louis Clérambault, compositeur, né à Paris (1676-1748).

Il y avoit au séminaire un maudit lazariste qui m'entreprit, et qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras et noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe ; son sourire étoit sardonique ; ses membres jouoient comme les poulies d'un mannequin : j'ai oublié son odieux nom ; mais sa figure effrayante et doucereuse m'est bien restée, et j'ai peine à me la rappeler sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet carré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil maître pour le disciple d'un abbé de cour !

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre, je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. Gros, qui s'aperçut que j'étois triste, que je ne mangeois pas, que je maigrissois, devina le sujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, et, par un autre contraste encore plus marqué, me remit au plus doux des hommes : c'étoit un jeune abbé faucigneran, appelé M. Gâtier (1), qui faisoit son séminaire, et qui, par complaisance pour M. Gros, et je crois par humanité, vouloit bien prendre sur ses études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes : je n'ai jamais vu de physionomie plus

(1) En 1735, il y avait, parmi les professeurs de collège de Cluse, capitale du Faucigny, province du duché de Savoie, un abbé Gâtier, lequel a pu être au Séminaire d'Annecy en 1729 ou 1730. (Cf. Mugnier : *Op. cit.*, p. 59.)

touchante que celle de M. Gâtier. Il étoit blond, et sa barbe tiroit sur le roux : il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province, qui, sous une figure épaisse, cachent tous beaucoup d'esprit ; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une âme sensible, affectueuse, aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse et de tristesse, qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyait sa destinée, et qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractère ne démentoit point sa physionomie : plein de patience et de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer : son prédécesseur avoit rendu cela très facile. Cependant, malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un et l'autre, et quoiqu'il s'y prît très bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception, je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon père et M. Lambercier. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espèce de joug ne peut s'asservir à la loi du moment ; la crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif ; de peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre, il va en avant, et je n'entens rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. Gâtier

s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire (1) dans une paroisse, il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont, avec un cœur très tendre, il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très sévèrement. Les prêtres, en bonne règle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance, il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires ; mais le sentiment de son infortune, profondément gravé dans mon cœur, me revint quand j'écrivis l'*Emile,* et réunissant M. Gâtier avec M. Gaime, je fis de ces deux dignes prêtres l'original du Vicaire savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré mes modèles.

Une aventure galante de M. d'Aubonne.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'Aubonne fut obligé de quitter Annecy. Monsieur l'Intendant s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier ; car, quoique madame Corvezi fût aimable, il vivoit fort mal avec elle ; des goûts ultramontains la lui rendoient inutile, et il la traitoit si brutalement qu'il fut question de séparation. M. Corvezi étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette et qui à force de vexations finit par se faire chasser lui-même. On dit que les

(1) M. Mugnier n'a pu retrouver, malgré ses recherches, trace de l'aventure de l'abbé Gâtier rapportée par J.-J.

Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons : M. d'Aubonne se vengea du sien par une comédie ; il envoya cette pièce à madame de Warens, qui me la fit voir. Elle me plut, et me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéry que j'exécutai ce projet en écrivant *l'Amant de lui-même* (1). Ainsi, quand j'ai dit dans la préface de cette pièce que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

L'Incendie du Couvent des Cordeliers. (Septembre 1729.)

C'est à peu près à ce tems-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, et qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir ; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment, où étoit leur four, étoit plein jusqu'au comble de fascines sèches. Tout fut embrasé en très peu de tems : la maison étoit en grand péril et couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte et de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres et au delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étais si troublé, que je je-

(1) *Narcisse* ou l'*Amant de lui-même*, comédie composée en 1733 et jouée le 18 décembre 1752. Cette pièce, lorsqu'elle fut publiée, était accompagnée d'une volumineuse préface où J.-J. répondait à ses détracteurs. Cette préface débutait par cette phrase : « J'ai écrit cette comédie à l'âge de 18 ans et je me suis gardé de la montrer, aussi longtemps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. »

tois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tombait sous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurais eu peine à soulever. J'étois prêt à y jeter de même une grande glace si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon évêque, qui étoit venu voir Maman ce jour-là, ne resta pas non plus oisif : il l'emmena dans le jardin, où il se mit en prières avec elle et tous ceux qui étoient là ; en sorte qu'arrivant quelque tems après, je vis tout le monde à genoux, et m'y mis comme les autres. Durant la prière du saint homme le vent changea, mais si brusquement et si à propos, que les flammes qui couvroient la maison et entroient déjà par les fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, et la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de Bernex étant mort, les Antonins, ses anciens confrères, commencèrent à recueillir les pièces qui pouvoient servir à sa béatification. A la prière du P. Boudet (1), je joignis à ces pièces une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien ; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'évêque en prière, et durant sa prière, j'avois vu le vent changer et même très à propos ; voilà ce que je pouvois dire et certifier ; mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le savoir. Cependant, autant que je puis me rappeler mes idées, alors sincèrement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux, si naturel au cœur hu-

(1) Voir la déposition écrite de J.-J. dans la *Vie de Mgr de Rossillon de Bernex* (T. II. L. VIII, p. 163 et 164.)

main, ma vénération pour ce vertueux prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aidèrent à me séduire ; et ce qu'il y a de sûr est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prières, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque j'eus publié les *Lettres de la Montagne* (1), M. Fréron (2) déterra ce certificat, je ne sais comment, et en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse, et l'à-propos me parut à moi-même très plaisant.

L'heureux temps de la Maîtrise.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. Gâtier eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût possible, on voyait qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, et cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'évêque et le supérieur se rebutèrent-ils, et on me rendit à madame de Warens comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre, au reste assez bon garçon, disoit-on, et point vicieux : ce qui fit que, malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique, dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'*Alphée et Aréthuse* étoit à peu près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien :

(1) Qui déchaînèrent les passions à Genève contre J.-J. et le forcèrent à quitter Motier et à se réfugier à Paris (1765).

(2) Fréron (1718-1776), un des ennemis de Voltaire et des philosophes. — Directeur de l'*Année littéraire*.

l'occasion étoit commode ; on faisoit chez elle, au moins une fois la semaine, de la musique, et le maître de musique de la cathédrale, qui dirigeoit ce petit concert, venoit la voir très souvent. C'étoit un Parisien nommé M. Le Maître (1), bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit mais au demeurant très bon homme. Maman me fit faire sa connoissance : je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas : on parla de pension, l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, et j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que, la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, et nous y soupions très souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise, toujours chantante et glie, avec les musiciens et les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les pères de Saint-Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale et réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance et pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, et je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, et que je me suis rappelés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en

(1) Ce Parisien se nommait Jacques-Louis Nicoloz. On le désignait habituellement sous son titre, ce qui a créé une confusion dans les souvenirs de J.-J. — Nicoloz était à Annecy depuis 1726. Il avait 28 ans et J.-J. resta en pension chez lui d'octobre 1729 à avril 1730.

suis affecté comme si j'y étois encore. Non seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtrise, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faisoit, le bel et noble habit des chanoines, les chasubles des prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boîteux qui jouoit de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de soutane qu'après avoir posé son épée, M. Le Maître endossoit pardessus son habit laïque, et le beau surplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur ; l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre à la tribune pour un petit bout de récit que M. Le Maître avoit fait exprès pour moi, le bon dîner qui nous attendoit ensuite, le bon appétit qu'on y portoit ; le concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant et plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme siderum* qui marche par ïambes, parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette église-là. Mlle Merceret, femme de chambre de Maman, savoit un peu de musique ; je n'oublierai jamais un petit motet *Afferte* que M. Le Maître me fit chanter avec elle, et que sa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin tout, jusqu'à la bonne servante Per-

rine, qui étoit si bonne fille et que les enfans de chœur faisoient tant endêver, tout, dans les souvenirs de ces tems de bonheur et d'innocence, revient souvent me ravir et m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an sans le moindre reproche : tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de sottise, et je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit, et me conduisoit toujours bien ; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion ; et ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle, c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment, absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre, pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts.

Un voyage mystérieux de Madame de Warens à Paris, (1730).

M. Le Maître, s'étant brouillé avec les chanoines du Chapître de la Cathédrale d'Annecy, résolut de quitter cette ville. Mme de Warens conseilla alors à Jean-Jacques d'accompagner M. Le Maître jusqu'à Lyon, ce qu'il fit. C'est ainsi que tous deux passèrent les fêtes de Pâques à Belley. Arrivé à Lyon, Jean-Jacques, effrayé par une crise d'épilepsie que M. Le Maître prit en pleine rue, l'abandonna à son triste sort et revint à Annecy. Grosse surprise et grosse déception : Mme de Warens venait de quitter mystérieusement Annecy. — A Seyssel (Ain) elle était entrée dans le coche masquée, avec deux étrangers qui s'étaient trouvés dans la ville la veille de son embarquement, et l'un d'eux s'appelait M. d'Aubonne.

Sitôt que j'eus quitté M. Le Maître, ma résolution fut prise et je repartis pour Annecy. La cause et le mystère de notre départ m'avoient donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite ; et cet intérêt, m'occupant tout entier, avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappeloit en arrière ; mais dès que la sécurité me laissa plus tranquille, le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de désir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendresse et la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, et je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussitôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt et mon esprit si distrait, que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là ; je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon et mon arrivée à Annecy. Qu'on juge surtout si cette dernière époque a dû sortir de ma mémoire ! En arrivant, je ne trouvai plus madame de Warens ; elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très sûr, si je l'en avois pressée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis : mon cœur, uniquement occupé du présent, en remplit toute sa capacité, tout son espace, et hors les plaisirs passés qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y reste pas un coin de vide pour ce qui n'est plus. Tout ce que

j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit est que, dans la révolution causée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, et voulut, à la faveur des intrigues de M. d'Aubonne, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a souvent dit qu'elle l'eût préféré, parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y est pas si désagréablement surveillé. Si cela est, il est bien étonnant qu'à son retour on ne lui ait pas fait plus mauvais visage, et qu'elle ait toujours joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commission secrète, soit de la part de l'évêque, qui avoit alors des affaires à la cour de France où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore, qui sut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, est que l'ambassadrice n'étoit pas mal choisie, et que, jeune et belle encore, elle avoit tous les talens nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

En 1878, *Domenico Perrero, érudit piémontais, se basant sur les dépêches du comte Maffei, ambassadeur de Sardaigne à Paris, émit l'hypothèse suivante sur le voyage mystérieux de Mme de Warens. «D'après lui, le principal agent de la mission n'aurait pas été Mme de Warens. Celle-ci aurait été conduite à Paris par son parent, Regard d'Aubonne, qui, ayant à entretenir l'ambassadeur de Sardaigne sur des matières excessivement délicates, avait besoin d'être introduit auprès de lui par quelque personnage influent. Mme de Warens, à qui la protection souveraine avait valu*

une certaine renommée, lui aurait paru propre à tenir ce rôle. D'autant que, comme dit Rousseau, elle était jeune et belle et que cet intermédiaire ne pouvait déplaire à l'ambassadeur, connu dans Paris, malgré ses 70 ans, pour ses aventures galantes... » La thèse de M. Perrero eut beaucoup de succès. Elle fut adoptée par tous ceux qui, depuis 1878, ont parlé du voyage mystérieux de Mme de Warens.

M. Benedetto, dans son livre paru en 1914, est le premier à s'inscrire en faux contre la thèse de Perrero. Pour lui, se basant sur une lettre du comte Maffei à son ministre à Turin en date du 12 juin 1730, Mme de Warens, dont la qualité de fonctionnaire ne doit pas être oubliée, était à Paris en 1730 d'ordre du Roi. Mais pour quelle mission ? C'est ici que M. Benedetto devient particulièrement intéressant. En cette année 1730, explique-t-il, la diplomatie européenne traversait une crise grave et les gouvernements se demandaient si la guerre n'allait pas éclater entre l'Empereur d'Autriche et les alliés qui avaient signé le traité de Séville. Victor-Amédée II, à son habitude, louvoyait prudemment entre les deux camps ennemis. « Les négociations se prolongeaient à l'infini, les réunions se multipliaient : des messagers, des ambassadeurs arrivaient à Paris et partaient continuellement. Il fallait surveiller chaque allée, chaque venue, recueillir tous les indices. » D'où la nécessité de renforcer momentanément le service d'espionnage de l'ambassade sarde. Mme de Warens aurait été envoyée d'Annecy par le roi pour le service des renseignements. Sa mission prit fin en juillet 1730 quand on eut à Turin la certitude que la guerre n'éclaterait pas à l'été.

Si Mme de Warens fut, à son retour de Paris, l'objet d'une surveillance particulière à Seyssel, c'est qu'elle avait quitté d'Aubonne sur un éclat de colère. Celui-ci, qui élaborait des plans de conquête du pays de Vaud par le duc de Savoie, craignit que sa parente n'allât en Suisse faire connaître ses plans et cela par pure vengeance. Il s'en ouvrit au comte Maffei qui donna des ordres pour que, à Seyssel, Mme de Warens fût arrêtée au cas où elle voudrait prendre la route de Berne.

M. Benedetto ne croit pas que Mme de Warens ait été, dans ce voyage mystérieux, une émissaire de Mgr de Bernex. Elle n'eût pas manqué, en effet, à son retour de Paris, de regagner au plus vite Annecy, tandis qu'elle s'évertua, au contraire, à ne plus y revenir.

D'autre part, les affaires religieuses relatives à Genève furent traitées directement par Victor-Amédée II auprès du cardinal de Fleury. Le résultat de ces négociations fut transmis à Mgr de Bernex par le confesseur du Roi, l'abbé Coppier, par lettre du 31 *juillet* 1730.

Un séjour inconnu de Madame de Warens à Rumilly.

M. Benedetto a été le premier à nous révéler que Mme de Warens, partie de Paris après avoir sollicité une audience royale à Turin, obtint la faveur de se rendre dans cette ville lorsqu'elle arriva à Chambéry (*mi-août* 1730). *Elle fut à Turin en septembre et dut avoir une audience de Victor-Amédée II, lequel, nous le savons par une lettre, déclara les projets de conquête du pays de Vaud intéressants, mais peu opportuns. Victor-Amédée abdiqua le* 3 *septembre.*

Le 27 septembre, Mme de Warens s'éloigna de Turin et se remit en route pour la Savoie. Le nouveau roi Charles-Emmanuel III lui avait confirmé son traitement et permis de changer de séjour. Elle se plaignait du climat d'Annecy et prétendait qu'elle s'y portait mal. Le roi l'autorisa à résider alors à Rumilly *« afin de voir si l'air de cette dernière ville serait plus convenable pour sa santé ».*

Le séjour de Mme de Warens à Rumilly fut de peu de durée. Peu après son arrivée à Rumilly, elle obtenait son changement pour Chambéry. La brièveté de ce séjour de Mme de Warens dans la capitale de l'Albanais, explique pourquoi les biographes de Jean-Jacques ont toujours répété que sa protectrice passa directement d'Annecy à Chambéry. C'est M. Benedetto, le plus récent des biographes de Mme de Warens, qui a précisé ce point de la vie de son héroïne.

TROISIÈME SÉJOUR DE JEAN-JACQUES A ANNECY ET ARRIVÉE A CHAMBÉRY

(1730)

En attendant le retour de Madame de Warens.

J'arrive, et je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise et de ma douleur ! . . . .

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de maman étoit d'en attendre ; car où l'aller chercher à Paris, et avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai pas voir l'évêque, qui m'avoit protégé et qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui, et je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire : M. Gros n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance ; j'aurois pourtant bien voulu aller voir madame l'Intendante, mais je n'osai jamais.

. . . .

Madame de Warens n'avoit emmené qu'Anet avec elle ; elle avoit laissé Merceret, sa femme de chambre, dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mlle Merceret étoit

une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable ; une bonne Fribourgeoise sans malice, et à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allois voir assez souvent. C'étoit une ancienne connoissance, et sa vue m'en rappeloit une plus chère qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies, entre autres une Mlle Giraud (1), Genevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours Merceret de m'amener chez elle ; je m'y laissois mener, parce que j'aimois assez Merceret, et qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mlle Giraud, qui me faisoit toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage son museau sec et noir barbouillé de tabac d'Espagne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près, je me plaisois fort au milieu de toutes ces filles, et, soit pour faire leur cour à Mlle Giraud, soit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avisois pas, je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentoient guère. Il

(1) Esther Giraud était comme J.-J. une nouvelle convertie. Elle avait non pas 37 mais 28 ans et était née à Genève de parents français en 1702. Le 11 janvier 1727, elle avait abjuré le protestantisme à Annecy. Son métier de contre-pointière l'adonnait à la fabrication des couvertures et matelas.

me falloit des demoiselles. Chacun a ses fantaisies ; ç'a toujours été la mienne, et je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état et du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très ridicule, mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! cet avantage se présentoit encore, et il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems sur les momens agréables de ma jeunesse ! Ils m'étoient si doux ! ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché ! Ah ! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage et soutenir les ennuis du reste de mes ans.

La cueillette des cerises à Thônes.

L'aurore un matin me parut si belle, que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'étoit la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, étoit couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, sembloient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on

ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, et je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entens derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, je m'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connoissance, Mlle de Graffenried (1) et Mlle Galley (2), qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savoient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mlle de Graffenried étoit une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelques folies de son âge, ayant été jetée hors de son pays, avoit imité madame de Warens, chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avoit été trop heureuse de s'attacher à Mlle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avoit engagé sa mère à la lui donner pour compagne jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mlle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle étoit en même tems très mignonne et très formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, et leur bon

(1) Mlle de Graffenried était une Bernoise, nouvelle convertie. Elle s'était attachée à la famille Galley. En 1732, Mlle de Graffenried se réfugia à la Visitation et plus tard chez les Bernardines où elle mourut en 1748.

(2) Mlle Galley (Claudine) avait 20 ans. Elle était l'aînée d'une famille de 7 enfants. Sa mère, Charlotte de Menthon de Marest, était en 1730 veuve de seigneur François Galley de Saint-Pierre.

caractère à l'une et à l'autre ne pouvoit qu'entretenir longtems cette union, si quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune (1) ,vieux château (2) appartenant à madame Galley; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux ; mais elles craignoient pour moi les ruades et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient. Je pris par la bride le cheval de Mlle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau (3) ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles, et m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas, et Mlle de Graffenried, s'adressant à moi : « Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service; et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous; nous vous arrêtons prisonnier. » Le cœur me battoit, je regardois Mlle Galley. « Oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle; nous voulons rendre compte de vous. — Mais, mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère ; que dira-t-elle en me voyant arriver ? — Sa mère, reprit Mlle de

(1) *Toune*, forme patoise de Thônes, localité à 21 kilomètres d'Annecy.

(2) Le vieux château de Toune s'appelait, en 1730, maison forte de la Tour.

(3) Ce ruisseau est très probablement le petit ruisseau du Mélèze et non le Fier.

Graffenried, n'est pas à Toune, nous sommes seules; nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous.»

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mlle de Graffenried je tremblois de joie, et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en aperçut ; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber ; c'étoit presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais, et durant tout le trajet mes deux bras lui servirent de ceinture, très serrée à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, et n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement, quand je me trouvois tête à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassoit un peu ; mais l'absente revenoit bien vite, et ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux demoiselles, tout en cuisinant, baisoient de tems en tems les enfans de la grangère, et le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville, et il y avoit de quoi faire un très bon dîner, surtout en friandises ; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit

pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guère : mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive et charmante étoit l'innocence même ; et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs ; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, et qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

Après le dîner nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avoient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetois des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les

branches. Une fois Mlle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentoit si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; et de rire. Je me disois en moi-même : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterois ainsi de bon cœur ! »

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée; et cette décence, nous ne nous l'imposions point du tout, elle venoit toute seule, nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mlle Galley. Il est vrai que la circonstance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirois avec embarras, elle avoit les yeux baissés. Ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne sais ce que j'aurois pu lui dire : son amie entra, et me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avais osé, j'aurois transposé cet ordre ; car le regard de Mlle Galley m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, et ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avait tort de finir, mais, loin de nous plaindre qu'elle eût été courte,

nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue, par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à peu près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valoient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté, qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne savois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que, si j'eusse été le maître de mes arrangemens, mon cœur se seroit partagé ; j'y sentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mlle de Graffenried ; mais à choix, je crois que l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me sembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre sans l'une et sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, et que là finiroient nos éphémères amours ?

Voyages de J.-J. en Suisse et à Lyon.

Mme de Warens ne donnant plus de ses nouvelles, Jean-Jacques, dont les ressources diminuaient, accompagna à Fribourg la Merceret qui rentrait dans sa famille. Il revit Genève, Nyon où il eut une entrevue avec son père. De Fribourg, Jean-Jacques passa à Lausanne où il s'établit maître à chanter *sous le pseudonyme de Vaussore de Villeneuve. Mais les élèves venaient en petit nombre se faire inscrire. Jean-Jacques, en attendant, parcourait le pays de Vaud. Un jour il rencontra sur sa route un noble étranger qui se disait archimandrite de Jérusalem. Jean-Jacques devint son secrétaire.*

En cette compagnie Jean-Jacques se rendit à Berne, puis à Soleure. Là, l'ambassadeur de France démasqua l'archimandrite, lequel n'était en réalité qu'un escroc. L'ambassadeur rapatria Jean-Jacques sur Paris où il apprit en arrivant que Mme de Warens avait quitté depuis deux mois la capitale de la France pour la Savoie ou Turin. Ces nouvelles décidèrent Jean-Jacques à se rendre à Lyon chez Mlle du Châtelet, amie de Mme de Warens. Mlle du Châtelet donna à Jean-Jacques des nouvelles de Mme de Warens et écrivit de plus à cette dernière pour savoir où elle se trouvait exactement. En attendant la réponse, Jean-Jacques épuisait toutes ses ressources pécunières à Lyon. Enfin la missive de Mme Warens arriva. Jean-Jacques était sauvé et se hâta de gagner la Savoie.

...peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéri, et de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport.

. . . .

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont maman avoit chargé Mademoiselle du Châtelet.........................

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve à mes chimères, et le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non seulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle et par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendroit, et qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, et il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du Châtelet vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir, et j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage, tandis que je demeurois à Motiers.

....

Je suis, en racontant mes voyages, comme j'étois en les faisant ; je ne saurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chère Maman, et je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable : voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entens par un beau pays. Jamais pays de plaine,

quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéri. Non

Les gorges de Chailles.

loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas de l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc à l'endroit appelé Chailles (1), court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière (2) qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise, car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, et je restois là des heures entières, entrevoyant de tems en tems cette écume et cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche et de broussailles en broussailles à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente étoit assez unie et la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter ; je les rassemblois sur le parapet en pile ; puis, les lançant

(1) Devenu un lieu d'excursion. Sur la route de la Grande-Chartreuse à Chambéry par Les Echelles.

(2) Le Guiers.

l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir et voler en mille éclats, avant que d'atteindre le fond du précipice.

La cascade de Couz.

Plus près de Chambéri j'eus un spectacle semblable, en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade (1) que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée, que l'eau se détache net et tombe en arcade, assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures, on y est aisément trompé, comme je le fus : car, à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise et tombe en poussière, et lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'apercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J.-J. retrouve à Chambéry Mme de Warens et devient fonctionnaire du roi de Sardaigne.

Depuis que Jean-Jacques avait quitté Annecy, la cour de Savoie avait été le lieu d'un drame dynastique. Le vieux roi Victor-Amédée II qui avait abdiqué le 3 *septembre* 1730, *mécontent de la façon dont son fils administrait et dirigeait la politique du royaume, voulut remonter sur le trône. Il quitta Chambéry, où il s'était retiré, sous le prétexte que la petite vérole y avait éclaté, et arriva à Turin le* 29 *août* 1731. *Là il fut arrêté et emprisonné au château de Rivoli où il mourut le* 31 *octobre* 1732.

---

(1) La cascade de Couz. S'aperçoit de la voie ferrée Chambéry-Lyon par Saint-André-le-Gaz.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général (1) étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler, elle me prend par la main, et me présente à lui avec cette grâce qui lui ouvroit tous les cœurs : « Le voilà, monsieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi longtems qu'il le méritera, je ne suis plus en peine de lui pour le reste de sa vie. » Puis, m'adressant la parole : « Mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi ; remerciez M. l'Intendant, qui vous donne du pain. » J'ouvrois de grands yeux sans rien dire, sans savoir trop qu'imaginer ; il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête, et que je ne fisse déjà le petit Intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début je ne l'avois imaginé ; mais quant à présent, c'étoit assez pour vivre, et pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agissoit.

Le roi Victor-Amédée, jugeant, par le sort des guerres précédentes et par la position de l'ancien patrimoine de ses pères, qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiser (2). Il y avoit peu d'années qu'ayant résolu d'en mettre la noblesse à la taille, il avoit ordonné un cadastre général (3) de tout le pays, afin que, rendant l'imposition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail, commencé sous le père, fut achevé sous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant

(1) Don Antoine Petiti, Intendant Général de Savoie.

(2) C'était l'opinion des ennemis de l'établissement du cadastre.

(3) Le cadastre avait pour but d'établir plus de justice dans la répartition de l'impôt foncier, dit de la taille royale. — Le cadastre achevé, un plus grand nombre de terres nobles furent assujetties à l'impôt de la taille.

arpenteurs qu'on appeloit géomètres, qu'écrivains qu'on appeloit secrétaires, furent employés à cet ouvrage, et c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste, sans être fort lucratif, donnait de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems (1), mais il mettoit en état de chercher et d'attendre, et c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide quand le tems de celui-là seroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile, et je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses, de folies et de souffrances depuis ma sortie de Genève, je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

. . . .

(1) Le travail du cadastre fut exécuté en 5 ans.

II

CHAMBÉRY

SÉJOUR DE JEAN-JACQUES A CHAMBÉRY

(1732-1738)

Ces années de Chambéry, 1732-1742, *furent parmi les années les plus heureuses de Mme de Warens, « celles où elle fut matériellement le plus tranquille et où elle approcha le plus, par son genre de vie, de l'idéal rêvé. Plus tôt, le génie naissant de Jean-Jacques se fût peu à peu étiolé dans une atmosphère de sacristie. Plus tard, il eût trouvé la pauvreté, la vulgarité, la vieillesse... Le Rousseau de Chambéry est l'hôte insouciant d'un château en fête. Il ne se décidera à partir que quand le château s'écroulera* » (1).

La maison de Chambéry.

Mme de Warens eut bien néanmoins quelques tourments dans cette période. Ainsi elle plaida inutilement de 1732 *à* 1734 *contre son beau-père pour avoir une partie des intérêts de sa dot. Pour obtenir règlement, elle fit mettre sous séquestre des créances importantes que le père de son mari avait en Savoie, mais elle dut renoncer à son instance.*

Quoi qu'il en soit, et c'est là le fait capital, 1732 *à* 1742 *furent les seules années où Mme de Warens*

(1) G. Benedetto : *Op. cit.*, p. 176.

toucha régulièrement sa pension ou traitement. Après 1742, *le désordre des finances royales, les guerres malheureuses ne lui permirent plus que de recevoir des secours espacés. Ce fut alors la vie incertaine, et, bientôt, la misère.*

Il semble qu'à Chambéry, Mme de Warens ait réussi mieux qu'à Annecy. La faveur royale sembla dans cette ville lui avoir conféré une seconde noblesse : Mme de Warens figure dans la société chambérienne. Ses relations aristocratiques sont nombreuses et ses concerts ont un public brillant. Le 4 *juillet* 1732, *elle est marraine avec le Marquis de Challes. C'est là une preuve indéniable de la considération dont elle jouissait.*

A Chambéry, Mme de Warens continua, aux dires de M. Benedetto, son métier d'agent secret (1). *Ce critique accuse même Jean-Jacques d'avoir plus ou moins consciemment aidé Mme de Warens dans son métier d'espionne. Jean-Jacques en ferait l'aveu dans ce passage des* Confessions *où il fait allusion aux liaisons, négociations, affaires que Mme de Warens avait partout et au besoin où elle était « de donner à quelqu'un de sûr » des commissions. Enfin surtout Jean-Jacques reconnaît à cette époque avoir livré un plan des fortifications de Genève trouvé par lui dans les papiers de son oncle Bernard.*

(1) Pour donner une idée de ce que pouvait avoir à faire une *espionne* à Chambéry, M. Benedetto cite une dépêche de Turin du 29 septembre 1751, fort curieuse, où le secrétaire d'Etat demande que l'on recherche des « *connaissances secrètes* » que le Roy a ordonné d'aller prendre en Savoye concernant les contestations de territoire avec la France et *tout ce qui a rapport aux affaires de Genève*. (Cf. Benedetto : *Op. cit.*, p. 315-316.)

Pour cette même période encore, il semble bien acquis que Jean-Jacques, à part les deux années où il fut fonctionnaire du roi de Sardaigne, vécut à peu près uniquement de Mme de Warens. Cette dernière n'accepta pas sans protester une pareille situation et le fit sentir durement à Jean-Jacques paresseux, malade et nonchalant, mais plein d'orgueil et se berçant de chimères.

Ce fut, ce me semble, en 1732 que j'arrivai à Chambéri, comme je viens de le dire, et que je commençai d'être employé au cadastre pour le service du roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt et un. J'étois assez formé pour mon âge, du côté de l'esprit, mais le jugement ne l'étoit guère, et j'avoïs grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire : car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, et malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde et les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy (1). Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage.

(1) Cette maison existe toujours. Elle porte le n° 56 de la place St-Léger et est située entre la rue des Portiques et la rue Métropole. Elle se trouvait au XVIII[e] siècle dans le centre de la ville et dans le quartier aristocratique. Elle était voisine en particulier de l'hôtel du Marquis de Challes, baron du Saint Empire. (Cf. Pérouse : *Le vieux Chambéry*, 1 Vol. Dardel, 1921, p. 33 et suivantes.)

La maison qu'elle occupoit étoit sombre et triste, et ma chambre étoit la plus sombre et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle ; sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je m'apercevois peu de la laideur de la mienne ; je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle était fixée à Chambéri tout exprès pour habiter cette vilaine maison : ce fut même un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions encore toutes récentes, et dans l'agitation où l'on étoit encore à la cour, ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle savoit surtout que le comte de Saint-Laurent, intendant général des finances (1), ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambéri une maison vieille, mal bâtie, et dans une si vilaine position, qu'elle restoit toujours vide : elle la loua et s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée, et depuis lors le comte de Saint-Laurent fut toujours de ses amis.

Le ménage de Mme de Warens.

J'y trouvai son ménage à peu près monté comme auparavant, et le fidèle Claude Anet (2) toujours avec

(1) Victor-Amé Chapel, comte de Saint-Laurent, devint secrétaire d'Etat, puis ministre.

(2) Claude Anet était né à Montreux, le 17 janvier 1706. Il avait 6 ans de plus que Rousseau et 7 ans de moins que Mme de Warens. — A Vevey, il était déjà l'amant de Mme de Warens. Pour elle il abandonna son pays et abjura le protestantisme.

elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru, qui, dans son enfance, herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, et qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, et elle favorisa si bien son goût, qu'il devint un vrai botaniste, et que, s'il ne fût mort jeune, il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, et que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une espèce de gouverneur, qui me sauva *de* beaucoup de folies : car il m'en imposoit, et je n'osois m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maîtresse, qui connoissoit son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, et qui le lui rendoit bien. Claude Anet étoit sans contredit un homme rare, et le seul même de son espèce que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos, il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en dedans et qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible, c'est de s'être empoisonné. Cette scène tragique se passa peu après mon arrivée, et il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse ; car si elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en serois douté. Assurément, si l'attachement, le zèle et la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui étoit bien due, et ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abusa jamais. Ils avoient rarement des que-

relles, et elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, et trouvant sous sa main une fiole de laudanum, il l'avala, puis fut se coucher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureusement madame de Warens, inquiète, agitée elle-même, errant dans sa maison, trouva la fiole vide et devina le reste. En volant à son secours, elle poussa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout, implora mon assistance, et parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène, j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude Anet étoit si discret, que de plus clairvoyants auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, et depuis ce tems, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque façon son élève, et ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à désirer pour moi cette place, mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant, au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je désirois sur toute chose qu'elle fût heureuse ; et, puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté, il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse, et prit en

sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, et il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, et que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entre eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, et s'ils trouvent en y pensant quelque autre femme dont ils puissent en dire autant, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie, fût-elle au reste la dernière des catins.

La guinguette et le jardin de Jean-Jacques hors Chambéry.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. Anet engagea Maman à louer, dans un faubourg, un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin (1) était jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, et j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite ; j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes ; je passois une partie de mon tems à

(1) Les érudits savoyards ne sont pas parvenus à déterminer l'emplacement de ce jardin.

l'orner et à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir ; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois madame de Luxembourg me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, et j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage : car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, et cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, et de gens qui me convenoient si peu, que le dépit et l'ennui me chassoient dans mon asile, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

J.-J. Rousseau bureaucrate et aquarelliste.

Au commencement je n'étois guère occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, et n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espèce de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes; la lecture me redevint nécessaire, et comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique, et je l'appris bien, car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, et alors on trouve des méthodes abrégées, dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, et qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien, qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, et maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que, dans un voyage que j'ai fait à Davenport, chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute, avec un plaisir incroyable, une opération des plus composées. Il me sembloit, en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéri dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs, et je me mis à faire des fleurs et des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit tout entière. Au milieu de mes crayons et de mes pinceaux j'aurois

passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher . . . .

Sur cet épisode de la vie de Jean-Jacques Rousseau les érudits sont muets : la raison en est assez facile à démêler. Un érudit est toujours avide de documents inédits. Or, ici, l'incendie, le grand ennemi des archives, a détruit au Palais des ducs de Savoie tous les documents, sauf les mappes *et les* tabelles, *relatifs au* cadastre *sarde. Nous ne connaîtrons donc ni les appointements de Jean-Jacques, ni les notes de ses supérieurs, ni son dossier secret. Cependant si Jean-Jacques est, selon l'expression de Sainte-Beuve, celui* « qui a mis du vert dans notre littérature », *le goût de l'aquarelle qu'il contracta parmi ses camarades de bureau n'y est peut-être pas étranger. L'hypothèse vaut que l'on s'y arrête.*

Jean-Jacques Rousseau aquarelliste ! Nous n'inventons rien... C'est lui-même qui vient de nous le dire : « Le lavis des mappes de nos géomètres m'avait aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs et je me mis à faire des fleurs et des paysages. *Et ce ne doit pas être là le simple souvenir d'une tentative amusante d'un jeune homme de 20 ans. Rousseau vécut à Chambéry dans une véritable école de beaux-arts, car ce service du* cadastre *comportait un très grand nombre de virtuoses du dessin à la plume, du lavis et de l'aquarelle. De l'œuvre collective des géomètres du* cadastre *de Savoie, nous possédons un ensemble de cartes ou* mappes *d'une très grande beauté d'exécution et d'une fraîcheur de teintes surpre-*

nante. Malheureusement, beaucoup de ces mappes *ont beaucoup servi et elles sont fort déchirées... Mais celles qui sont à peu près intactes, comme celles de la commune de la Chapelle-du-Mont-du-Chat, en face d'Aix-les-Bains, nous frappent par le fini de l'exécution et la beauté du coloris.*

Les géomètres *accompagnés de leurs* arpenteurs *allaient avec le beau temps dans les communautés d'habitants et là, en plein air, ils procédaient au relevé de l'ensemble du territoire de la communauté. Chaque parcelle était nettement délimitée en présence des parties, recevait un numéro et, ainsi individualisée, sa surface déterminait plus tard le chiffre de l'impôt foncier ou taille royale que son propriétaire devait acquitter annuellement. Les maisons sont indiquées en rouge, les champs cultivés par une teinte rose, les parties rochers par des teintes grises et les forêts par de petits arbres verts.*

Ce cadastre *est entré en service dès* 1738. *Ces* mappes *une fois entoilées assez solidement, on s'en est servi avec une véritable fureur, car les indications qu'elles portaient valaient titre de propriété. D'autre part, jusqu'en* 1862, *elles ont servi à la répartition de l'impôt foncier dans les communes. A force d'avoir piqué sur ces* mappes *les épingles fixatrices du papier calque, les employés du* cadastre *au XIX*e *siècle ont dégradé l'œuvre de leurs prédécesseurs du XVIII*e *siècle. Malgré tout, cependant il subsiste assez de cette œuvre pour plonger dans la surprise.*

Rousseau n'était pas dans la section des géomètres. *Il était dans la section des calculateurs, dans celle où l'on était obligé de travailler dans des bureaux empuantis et où l'on ne connaissait pas l'ivresse du*

travail en plein air. Mais Rousseau comptait des amis parmi les géomètres. Il en nomme un avec lequel il faisait de la musique chez Mme de Warens. Il est probable que ces « fleurs et ces paysages », il ne les exécuta qu'en compagnie de camarades qui, comme Canovas partageaient son enthousiasme pour les beaux-arts.

A plus d'un siècle de distance, des bureaux du successeur de l'Intendant général qui avait embauché Rousseau, devaient sortir des représentants notoires de l'Ecole savoyarde de peinture au XXe siècle : Fillard, l'aquarelliste ; Cachoud, le peintre des nuits étoilées ; Communal, le peintre de la montagne. Comme Rousseau, ils commencèrent dans les bureaux d'une administration, celle des Ponts et Chaussées. Comme Rousseau, ils admirèrent le dessin des lavis, comme lui ils achetèrent des couleurs et firent des fleurs et des paysages...

Jean-Jacques nous explique que la passion de la musique l'ayant emporté sur celle du dessin, il en vint à prendre en dégoût sa tâche de bureaucrate. Il finit par convaincre Mme de Warens et finalement apporta un jour sa démission à M. Cocelli, directeur général du Cadastre. Près de deux ans après son entrée dans l'administration, Jean-Jacques la quitta pour courir à Chambéry le cachet comme professeur de musique.

Cette explication est plausible, très vraisemblable : cette passion de la musique devait entraîner des distractions chez le calculateur. Jean-Jacques lui-même

l'avoue. Il devait être alors fortement réprimandé. Or, à cette époque, les fonctionnaires du cadastre étaient responsables pécuniairement de leurs erreurs ; Rousseau devait craindre une mise en congé.

Depuis, nous avons connu des administrations plus débonnaires où, sous le couvert de l'irresponsabilité les bureaucrates pouvaient versifier en paix ou s'abstraire dans les données d'un roman. Mais Rousseau bureaucrate devait fournir huit heures d'un « maussade travail ». S'il parle en bien de ses collègues les géomètres, il traite durement ses collègues directs de la section des calculateurs « manants dont l'haleine et la sueur empuantissaient son bureau et lui donnaient le vertige ». En somme, Jean-Jacques devait être au plus mal avec ses collègues de la même cage. C'est un état d'esprit assez banal dans le monde de la bureaucratie de tous les temps...

Pour le XVIIIe siècle, la confection d'un cadastre, base plus juste de la répartition des impôts royaux, constituait une réforme importante pour un état. Les rois de Sardaigne établissant un cadastre d'abord en Piémont, ensuite en Savoie, se mirent par là en tête des princes réformateurs. L'on sait qu'ils persévérèrent dans cette voie pendant le cours du XVIIIe siècle et qu'ils surent réaliser chez eux le rachat des droits féodaux 25 ans avant la Révolution française. Partisans du despotisme éclairé, s'ils se rendirent insupportables par leur ambition d'avoir une armée considérable, dressée à la prussienne, et dont les majors se rendaient odieux à la population civile, ils

surent néanmoins imposer des réformes administratives importantes et hardies. On peut dire d'eux qu'ils avaient le goût de l'organisation.

Jean-Jacques devenu fonctionnaire de ces despotes éclairés, *loue en* 1736 *dans la pièce de vers qu'il intitula le* « Verger des Charmettes » *les ducs de Savoie d'avoir réalisé cette juste réforme du* cadastre. *Au contraire dans les* Confessions, *Jean-Jacques prétend que cette ridicule réforme n'était qu'un moyen plus perfectionné d'appauvrir la Savoie au profit de ses maîtres. Cette différence d'appréciation s'explique. En* 1736 *Jean-Jacques avait appris de Mme de Warens à respecter une « noblesse illustre », tandis qu'à l'époque des* Confessions, *Rousseau est redevenu un fier républicain et un nouveau Don Quichotte en lutte contre les Grands. Il dénie alors à un despote, même éclairé, d'avoir eu des conceptions administratives heureuses. C'était là, il faut l'avouer, un préjugé.*

La guerre en 1733.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir et l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France et l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne (1) étoit entré dans la

(1) Charles-Emmanuel III avait conclu un traité d'alliance avec les Français contre l'Autriche. — Le 14 oct. 1733, la guerre fut déclarée à cette dernière puissance. Aussitôt une armée française passa en Piémont pour envahir le Milanais. Victorieuse d'abord, l'armée française commandée par le comte de Broglie se laissa surprendre le 14 septembre 1734 sous les murs de Parme. Cette armée fut sauvée grâce au sacrifice de la cavalerie piémontaise qui protégea la retraite sur Guastalla.

querelle, et l'armée françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanais. Il en passa une colonne par Chambéri, et entre autres le régiment de Champagne, dont étoit colonel M. le duc de La Trimouille, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, et qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du faubourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, et je me passionnois pour le succès de cette guerre comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusque-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, et je me mis à lire les gazettes, pour la première fois, mais avec une telle partialité pour la France, que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages et que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère, je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite, à Paris, l'antidespote et le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvois servile et pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, et je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui, vivant chez une nation qui le traitoit bien, et qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin, ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si

Jean-Jacques francophile.

invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le gouvernement, les magistrats, les auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu de bon air de m'accabler d'injustices et d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.............. ....

J'ai cherché longtems la cause de cette partialité, et je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature m'attachoit aux livres françois, aux auteurs de ces livres, et au pays de ces auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée françoise, je lisois les *Grands Capitaines* de Brantôme. J'avois la tête pleine des Clisson, des Bayard, des Lautrec, des Coligny, des Montmorency, des La Trimouille, et je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite et de leur courage. A chaque régiment qui passoit, je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres ; mes lectures continuées et toujours tirées de la même nation nourrissoient mon affection pour elle, et m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particulière, et qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture et qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les Romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs

chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes : enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, et dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs auteurs et leurs philosophes soutenir la gloire du nom françois ternie par leurs guerriers.

J'étois donc François ardent, et cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobe-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, et plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât ; car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, et l'on faisoit de la Savoie un échange pour le Milanais. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte ; car si cette guerre eût mal tourné pour les alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, et pour le coup, malgré la surprise de M. de Broglie, cette confiance ne fut pas trompée, grâce au roi de Sardaigne, à qui je n'avois pas pensé.

Les concerts de Mme de Warens.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les opéras de Rameau (1) commençoient à faire du bruit, et relevèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son *Traité de l'harmonie*, et je n'eus point de repos que je n'eusse

(1) Jean-Philippe Rameau (1683-1768) renouvela la science de l'harmonie.

acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire ; elle fut vive et courte, mais ma convalescence fut longue, et je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon *Traité de l'harmonie* ; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier et le débrouiller. Je suspendois mon application et je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de Bernier (1), sur lesquelles je m'exerçois, ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entre autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, et que je sais encore presque tout entière, de même que *l'Amour piqué par une abeille*, très jolie cantate de Clérambault, que j'appris à peu près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Val-d'Aoste un jeune organiste appelé l'abbé Palais, bon musicien, bon homme, et qui accompagnoit très bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui ; nous voilà inséparables. Il étoit élève d'un moine italien, grand organiste. Il me parloit de ses principes : je les comparois avec ceux de mon Rameau ; je remplissois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela : je proposai à Maman un petit concert tous les mois ; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit, je ne m'occupois d'autre chose ; et réellement cela m'occupoit, et beaucoup,

(1) Nicolas Bernier, compositeur, maître de la Chapelle du Roi (1664-1734), auteur de *Motets* et des *Cantates françaises*.

pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, etc. Maman chantoit ; le P. Caton (1), dont j'ai parlé, et dont j'ai à parler encore, chantoit aussi ; un maître à danser appelé Roche, et son fils jouaient du violon ; Canavas, musicien piémontois, qui travailloit au cadastre, et qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle ; l'abbé Palais accompagnoit du clavecin : j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! pas tout à fait comme chez M. de Treytorens ; mais il ne s'en falloit guère.

Le petit concert de madame de Warens, nouvelle convertie, et vivant, disoit-on, des charités du roi, faisoit murmurer la séquelle dévote ; mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion ? Un moine, mais un moine homme de mérite, et même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, et dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chère. Il s'agit du P. Caton, cordelier, qui, conjointement avec le comte Dortan, avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre *petit chat* ; ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit bachelier de Sorbonne : il avoit vécu longtems à Paris dans le plus grand monde et très faufilé

(1) Le P. Caton était en 1734 gardien du couvent des Cordeliers à Chambéry. Sa maison fut troublée par des dissensions et, le 11 janvier 1736, le roi écrivait au Supérieur de l'Ordre d'avoir « à faire cesser des partis et des caballes *surtout contre le P. Caton.* » (Cf. Mugnier : *Op. cit.*, p. 131-2.)

surtout chez le marquis d'Antremont (1), alors ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme, bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient sans affectation le crochet à côté du front ; l'air à la fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement et bien ; n'ayant ni le maintien cafard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête homme qui, sans rougir de sa robe, s'honore lui-même et se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. Caton n'eût pas beaucoup d'études pour un docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde ; et n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçoit si à propos, qu'il en paroissoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue et le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché ; aussi l'étoit-il ; mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très jaloux, à être élu définiteur de sa province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'ordre.

Ce P. Caton fit connoissance avec Maman chez le marquis d'Antremont. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être ; il en fut, et les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un et chez

(1) Marquis d'Entremont (Jean-François de Bellegarde), ancien président de la Chambre des Comptes et ambassadeur en France.

l'autre étoit une passion très vive ; avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, et que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec Canavas et l'abbé Palais faire de la musique dans sa chambre, et quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert ; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, et sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très gais, très agréables ; on y disoit le mot et la chose ; on y chantoit des duos ; j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies : le P. Caton étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé Palais, avec sa voix de bœuf, étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de tems que vous êtes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. Caton, que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines, jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguèrent contre lui, et ameutèrent les moinillons envieux de sa place, et qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre, qu'il avoit meublée avec goût, quoique avec simplicité, on le relégua je ne sais où ; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages, que son âme honnête et fière avec justice n'y put résister, et après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quel-

que fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, et qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

J.-J. quitte le Cadastre *pour devenir professeur de musique à Chambéry.*

Avec ce petit train de vie, je fis si bien en très peu de tems qu'absorbé tout entier par la musique, je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur ; la gêne et l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, et j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête et d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains, étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques, et qui ne me prenoit plus tout à fait au mot de M. d'Aubonne, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, et me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui bien chante et bien danse fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur, et il étoit à craindre que mon travail, se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas longtems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, et qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui

auquel mon goût me portoit, et qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, et me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités et de caresses que de raisons dont elle se contentât. Aussitôt je courus remercier fièrement M. Coccelli, directeur général du cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, et je quittai volontairement mon emploi, sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant et plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avois pas ; d'autres, me voyant livré tout à fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, et crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois ; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge et par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail, avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau em-

puanti de l'haleine et de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés et fort malpropres, je me sentois quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne et l'ennui. Au lieu de cela, me voilà tout à coup jeté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons ; partout un accueil gracieux, caressant, un air de fête : d'aimables demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement ; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose et la fleur d'orange ; on chante, on cause, on rit, on s'amuse ; je ne sors de là que pour aller ailleurs en faire autant. On conviendra qu'à égalité dans les avantages il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, et où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Eloge de Chambéry et des Chambériennes par Jean-Jacques.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays, me rendirent le commerce du monde aimable, et le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent ; car tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est

Chambéri. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas assez pour parvenir ; et ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles, et pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéri une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, et l'on peut avoir raison; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis, en vérité, me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même, et moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles !

De quelques élèves qu'eut Jean-Jacques dans la noblesse.

La première fut Mlle de Mellarède (1), ma voisine, sœur de l'élève de M. Gaime. C'étoit une brune très vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de grâce, et sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans, sa taille fine et son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire.

(1) Mlle de Mellarède, fille du ministre Pierre de Mellarède, comte du Bettonet, vivait avec sa mère et son frère, Amé Philibert, abbé commendataire de l'abbaye de Talloires, sur les bords du lac d'Annecy. Les Mellarède demeuraient à Chambéry dans la Grand'Rue.

J'y allois le matin, et elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelques fleurs qu'on mettoit à mon arrivée, et qu'on ôtoit à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle de Menthon (1), chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, et me faisoit une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très mignonne, très timide et très blanche ; une voix nette, juste et flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante, qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle de Challes (2), une autre de mes voisines, étoit une fille faite ; grande, belle carrure, de l'embonpoint ; elle avoit été très bien. Ce n'étoit plus une beauté, mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grâce, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de Charly (3), la plus belle femme de Chambéri, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille, toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été

(1) Mlle de Menthon, fille de Bernard de Menthon de Montrottier, demeurait rue de la Juiverie.

(2) Mlle de Challes était la fille de Henri-Joseph Millet, marquis de Challes, voisin et ami de Mme de Warens.

(3) Mme de Charly, femme de Marc-Antoine Costa, comte de Charlie, capitaine de cavalerie au service du roi de Sardaigne, puis de l'Electeur de Bavière.

un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite demoiselle françoise, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent et traînant des religieuses, et sur ce ton traînant elle disoit des choses très saillantes qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste, elle étoit paresseuse, n'aimait pas à prendre la peine de montrer son esprit, et c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons et de négligence qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu ; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât. En toute chose la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes. Je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

. . . .

M. de Conzié élève et ami de Jean-Jacques.

M. de Conzié, gentilhomme savoyard, alors jeune et aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit et du goût pour les belles connoissances, M. de Conzié avoit une douceur de caractère qui le rendoit très liant, et je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite (1). Le germe de littéra-

(1) François-Joseph de Conzié, né en 1706, d'une famille qui

ture et de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête, et qui n'attendoit qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout à fait, les trouvoit en lui. M. de Conzié avoit peu de disposition pour la musique ; ce fut un bien pour moi ; les heures des leçons se passoient à tout autre chose qu'à solfier. Nous déjeunions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse faisoit du bruit alors : nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un, depuis peu sur le trône, s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, et dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincèrement le malheur qui sembloit le poursuivre, et qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, et Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance, et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses *Lettres philosophiques*. Quoiqu'elles ne soient assurément pas son

tire son nom d'un petit château situé à Bloye, près Rumilly, était fils d'Edouard de Conzié. Son père s'était marié en seconde noce à Louise Favre des Charmettes. — François-Joseph abandonna le service en 1733, c'est-à-dire à 27 ans, et vint se fixer auprès de sa mère dans leur maison à l'entrée de l'étroit vallon des Charmettes.

meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Jean-Jacques et l'épicière du coin.

J'avois quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, et une entre autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisque enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, et se nommoit Mlle Lard (1), vrai modèle d'une statue grecque, et que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie et sans âme. Son indolence, sa froideur, son insensibilité, alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire et de la fâcher, et je suis persuadé que, si on eût fait sur elle quelque entreprise, elle aurait laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mère, qui n'en vouloit pas courir le risque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émoustiller; mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mère agaçoit le maître, et cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame Lard ajoutoit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très ardens, et un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les ma-

(1) La jeune Mlle Lard se prénommait *Péronne*. Elle était la fille de l'épicier Jean Lard et de Marie Beauregard, son épouse. — Péronne Lard épousa le 12 juin 1749 le docteur Joseph Fleury, à Chambéry. — M. Mugnier a retrouvé le cahier de chant de la jeune Péronne. (Cf. Mugnier : *Op. cit.*, p. 134.)

tins, quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crème, et la mère ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste, tout cela se faisoit si simplement et si fort sans conséquence, que, quand M. Lard étoit là, les agaceries et les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme, le vrai père de sa fille, et que sa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois, car la vive Madame Lard ne laissoit pas d'être exigeante, et si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit, quand j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Où Madame de Warens traite Jean-Jacques en homme.

Madame Lard s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystère, et quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout à fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame Lard, se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit

de manière ou d'autre à se faire entendre, et outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des pièges auxquels mon âge et mon état m'exposoient. Dans le même tems, on m'en tendit un d'une espèce plus dangereuse, auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

. . . .

Quoi qu'il en soit, Maman vit que, pour m'arracher au péril de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, et c'est ce qu'elle fit, mais de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave, et le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaieté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ses instructions succéda tout à coup un ton toujours soutenu, qui n'étoit ni familier, ni sévère, mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée ; elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non, comme une autre femme, par du manège et des agaceries ; mais par des entretiens pleins de sentiment et de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, et qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant, quelque

excellens et utiles que fussent les discours qu'elle me tint, et quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids et tristes je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, et je ne les gravai pas dans ma mémoire comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur et distrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, et sitôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée, qui depuis que je vivois auprès d'elle ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle et je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très intéressant pour eux, est un contre-sens très ordinaire aux instituteurs, et que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Emile*. Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, et saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, et c'est en quoi Maman fut maladroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très vaine de faire ses conditions ; mais sitôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, et je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez coura-

geux pour oser marchander, et une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, et me donna pour y penser huit jours, dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité, je fus très aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, et tant je sentois un bouleversement dans les miennes qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire ; j'aurois voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge ; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune ; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité, se réunissoient pour me dévorer de l'ardent désir d'être homme et de le paroître. Qu'on ajoute surtout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif et tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour ; que je n'étois bien qu'auprès d'elle ; que je ne m'en éloignois que pour y penser ; que j'avois le cœur plein, non seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports

sous lesquels elle pouvoit m'être chère ; et qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle étoit réellement très peu changée, et ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, et l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'étoit le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse, qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie étoit de l'anticiper, et de ne pouvoir assez gouverner mes désirs et mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que, dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée, allumoit mon sang à tel point, qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment, au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance et des craintes ? Il n'y a point à douter que, si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne

l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle ; en voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, et qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés : il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle et de moi ; mais, quant à mes sentimens pour elle, il ne les altéroit point, et je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste et son tempérament de glace pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois et je me plaignois. J'aurois voulu lui dire : « Non, Maman, il n'est pas nécessaire ; je vous réponds de moi sans cela. » Mais je n'osois ; premièrement parce que ce n'étoit pas une chose à dire, et puis parce qu'au fond je sentois que cela n'étoit pas vrai, et qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes, et me mettre à l'épreuve des tentations. Sans désirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le désir d'en posséder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble et d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés, mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeler Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très bien que mes premiers sentimens, sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy, j'étois dans l'ivresse ; à Chambéri, je n'y étois plus. Je l'aimois aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimois plus pour elle et moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, et c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin, je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, et je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, et d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes

larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive ; elle étoit caressante et tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle et n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices et n'en a jamais eu les remords.

Le cœur de « maman ». Son tempérament.

Je le répète, toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits et vertueux, son goût étoit délicat ; elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée et qu'elle n'a jamais suivie, parce qu'au lieu d'écouter son cœur, qui la menoit bien, elle écouta sa raison, qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie, et la morale qu'elle s'étoit faite gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de Tavel, son premier amant, fut son maître de philosophie, et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante, et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, et parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée comme un bavardage de catéchisme fait uniquement pour amuser les enfans, l'union des sexes, comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale, comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes, en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la

conscience ; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, et que toute femme qui paroissoit sage par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre Perret passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'auroit dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eût donc guère abusé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abusa pour autrui, et cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, et quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre, qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque est qu'après sa première foiblesse elle n'a guère favo-

risé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle : mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses, qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son cœur trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais ! Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeler de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part ! Ce même homme qui la trompa sur un point l'instruisit excellemment sur mille autres ; et ses passions, qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes : en s'abusant elle pouvoit mal faire, mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge ; elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidèle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance et de haine, et ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoi-

qu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre ; et j'ose dire que, si Socrate put estimer Aspasie, il eût respecté madame de Warens.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible et un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire, et avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort et que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu madame de Warens, et dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois, permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, et de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu à peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, et qui seules la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile ; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul, comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme, et me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentois si touché, que, me repliant sur moi-même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens ; et jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux et tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

J.-J. devient homme du monde.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que, malgré mon air gauche, je valois la peine d'être cultivé pour le monde, et que, si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachoit non seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable, et s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise, et qu'elle vouloit m'enseigner. Car madame de Warens connoissoit les hommes et savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge et sans imprudence, sans les tromper et sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons ; elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, et j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse et pour les armes. Quoique leste et bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que Roche ne put me la faire perdre ; et jamais avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçons je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, et jamais je n'eus le poignet assez souple, ou le bras assez ferme, pour retenir

mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice et pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce et de quarte et les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dièses s'appeloient des *feintes* ; quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit une *pause.* Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme avec son plumet et son plastron.

Un ménage à trois.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût ; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort, et de n'en pas désirer un plus brillant pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au désir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours auprès d'elle, et quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très clairvoyant, mais très discret, qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa

conduite il paroissoit l'être, et cette conduite ne venoit sûrement pas de bassesse d'âme, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoique aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr et si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, et nous le regardions l'un et l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidèle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit, afin que je l'aimasse de même, et elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec des larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie ! Et que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs, étoient en commun. Rien n'en passoit au delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble et d'y vivre exclusivement devint si grande que, si dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrième, tout étoit dérangé, et, malgré nos liaisons particulières, les tête-à-tête nous étoient moins doux que la réunion.

Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, et ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projetante et toujours agissante, ne nous laissoit guère oisifs ni l'un ni l'autre, et nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire ; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours, et voilà de toutes les gênes la plus incommode et la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, et je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, c'est ne rien faire, et il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode, c'est autre chose ; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, et fatiguer leur Minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils

fassent, seront toujours à charge aux autres et à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers, j'allois faire des lacets chez mes voisines ; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, et j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, et, je pense, plus agréable. Enfin, que les plaisans rient, s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit guères le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes ; et les importuns nous en donnoient trop par leur influence, pour en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, et toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avait point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises et de systèmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenoient pressans, plus, pour y pourvoir, elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie ; et à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde et de la jeunesse, elle le remplaçoit par celui des secrets et des projets. La maison ne désemplissoit pas de charlatans, de fabricans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espèce, qui, distribuant par millions la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vide, et l'un de mes étonnemens

est qu'elle ait pu suffire aussi longtems à tant de profusions sans en épuiser la source, et sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, et qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambéri un Jardin royal de plantes, avec un démonstrateur appointé, et l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes étoit très favorable à la botanique, et Maman, qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un Collège de pharmacie, qui véritablement paroissoit très utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du proto-médecin Grossi à Chambéri, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, et la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu.

. . . .

Mort de Claude Anet et désordres économiques qui suivirent.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jeté dans la botanique, pour laquelle il me semble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir, par degrés, un exemple des misères humaines. On diroit que la Providence, qui m'appeloit à ces grandes épreuves, écartoit de la main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avoit faite au haut des montagnes, pour aller chercher du génipi, plante rare qui ne croît que sur les Alpes, et dont

M. Grossi avoit besoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement, qu'il gagna une pleurésie, dont le génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique, et malgré tout l'art de Grossi, qui certainement étoit un très habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui, sa bonne maîtresse et moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes ; et je les lui prodiguai avec des élans de douleur et de zèle qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui (1). Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable et rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, et à qui, peut-être, il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre et d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive et la plus sincère, et tout d'un coup, au milieu de l'entretien, j'eus la vile et indigne pensée que j'héritois de ses nippes, et surtout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis ; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite que ce lâche et

(1) M. Mugnier a retrouvé l'acte de décès de Claude Anet. Il mourut le 13 mars 1734, à une date par conséquent, où la neige ne permet pas de cueillir dans les Alpes les plantes aromatiques. (Cf. Mugnier : *Op. cit.*, p. 120.)

D'après Mugnier, ce qui a tué Claude Anet, c'est le désespoir d'être supplanté par Rousseau. L. Ducros accepte l'hypothèse de Mugnier. (Cf. Ducros : *J.-J. Rousseau.* — Paris, 1908, p. 84.)

Cette mort cache peut-être un mystère.

odieux mot, le désintéressement et la noblesse d'âme étant des qualités que le défunt avoit éminnemment possédées. La pauvre femme, sans rien répondre, se tourna de l'autre côté et se mit à pleurer. Chères et précieuses larmes ! Elles furent entendues et coulèrent toutes dans mon cœur ; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas et malhonnête ; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. Anet étoit un garçon exact et rangé, qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, et le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure, et se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, et elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui, je le disois même ; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, et mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avois aussi peu d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. J'étois peu soigneux, j'étois fort timide ; tout en grondant à part moi, je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, et je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune et trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, et quand je voulois me mêler de

faire le censeur, Maman me donnait de petits soufflets de caresses, m'appeloit son petit Mentor, et me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jeter tôt ou tard me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* et l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourrasques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention et à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très noble ; car, en vérité, je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, et je m'imaginois, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire, et surtout pour le conserver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût su que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étois si maladroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis, pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, et en mettoit davantage

en autres espèces. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, et jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre, ou autre chose pareille.

J.-J. veut épouser Mme de Warens.

Pendant la période qui va de la mort de Claude Anet (*mars* 1734) *au mois de septembre* 1737, *Jean-Jacques fut le maître de la maison de Mme de Warens et, semble-t-il, son seul amant.*

Rousseau, dans les Confessions, *est assez obscur sur cette période. Il apparait, selon M. Benedetto, que, sous prétexte de s'adonner à l'étude et de combler ainsi les lacunes de son instruction, Jean-Jacques obtint un délai de deux ans pendant lequel Mme de Warens le nourrit et l'entretint.*

L'espoir de Jean-Jacques était qu'un jour, il deviendrait secrétaire d'un grand seigneur ou gouverneur d'un jeune homme de qualité. Mme de Warens, de son côté, pensait que toutes ces études conduiraient Jean-Jacques à prendre ses grades en médecine. Mais au cours de ces deux années Mme de Warens se lassa parfois de son rôle de bienfaitrice et trouva souvent que la charge était lourde. Etant, de sa nature, fort dissipatrice, elle dut s'impatienter et avoir avec Jean-Jacques des explications orageuses. Celles-ci auraient provoqué parfois des fugues de l'amant, ce qui expliquerait les nombreux et courts voyages que fit Jean-Jacques durant cette époque.

Un jour même, en 1736, *Jean-Jacques alla jusqu'à écrire à son père qu'il était prêt à régulariser sa situation envers sa bienfaitrice en l'épousant. D'autant*

que sa présence sans occupation auprès de Mme de Warens devait être interprétée avec malignité dans les milieux chambériens, ainsi que nous l'apprend Rousseau dans le Verger des Charmettes. *Voici des extraits de cette lettre* : « J'ai donc dessein de supplier Mme de Warens de vouloir bien agréer que je passe le reste de mes jours auprès d'elle, et que je lui rende jusqu'à la fin de ma vie tous les services qui seront en mon pouvoir... L'établissement est tout fait et assurément le plus solide et le plus heureux qui puisse être au monde, puisque, outre les avantages qui en résultent en ma faveur, il est fondé de part et d'autre sur la bonté de cœur et sur la vertu. »...

Mme de Warens dut refuser malgré que Jean-Jacques fit, à son habitude, sonner très haut l'héritage qu'il devait toucher lors de sa majorité, qui était selon les lois de Genève à 25 *ans, dans la succession de sa mère. Le* 27 *juin* 1737, *Jean-Jacques testa en faveur de Mme de Warens à la suite d'un petit accident à lui survenu. Peu après Rousseau tomba malade et Mme de Warens le soigna avec dévouement. Nous voilà sur le seuil des* Charmettes.

Maladie de Jean-Jacques: Sa convalescence se fera aux Charmettes.

... Me sentant affaiblir, je devins plus tranquille et perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succédèrent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois et soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois

ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber ; je puis dire que la quitter et la laisser à plaindre étoit mon unique regret. (1)

Enfin je tombai tout à fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant, et cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets et tenant écartés les projeteurs. Quelle douce mort si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon âme paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes, qui empoisonne la vie et la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort, je serois mort, comme j'aurois pu m'endormir, et ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux et tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois : « Vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux.» Deux ou trois fois, quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit, et de me traîner à sa chambre, pour lui donner, sur sa conduite, des conseils, j'ose dire pleins de justesse et de sens, mais où

(1) Sur les maladies de Rousseau, voir la très intéressante *Note sur J.-J. Rousseau* dans les *Nouvelles pages critiques* de Paul Bourget. (Paris 1922, T. I, p. 134-140). — Voir aussi : Doct. Cabanès, *Le cas pathologique de J.-J. Rousseau*, dans le *Cabinet secret de l'histoire*, nouvelle édition. Paris 1920, p. 45 à 253. — Sur la dernière maladie de J.-J., voir l'étude du professeur Lacassagne, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*. Lyon 1913. — Voir enfin l'Etude de M. Victor Demole (Genève) : *Rôle du Tempérament et des idées délirantes de Rousseau dans la genèse de ses principales théories.* (Annales Médico-Psychologiques, n° 1, Janvier 1922.)

l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture et mon remède, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, et tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, et je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content et calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois la-dessus avec la paix du cœur et la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle ne l'eût été dans ce moment-là.

A force de soins, de vigilance et d'incroyables peines, elle me sauva, et il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout à fait son œuvre, tout à fait son enfant, et plus que si elle eût été ma vraie mère. Nous commencâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte notre existence en commun, et sentant que réciproquement nous nous étions non seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes

à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur et tous nos désirs à cette possession mutuelle, et peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle, qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours et des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eût, grâce au ciel, un intervalle, court et précieux intervalle, qui n'a pas fini par ma faute, et dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité !

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de fièvre duroit toujours, et me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistait le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle, autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentois même que dans une maison sombre et triste la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remède à celà se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, et vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut

pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du faubourg n'étoit pas proprement à la campagne ; entouré de maisons et d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'Anet, nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, et d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout à fait, et de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, et ce parti, que son bon ange et le mien me suggéroient, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux et tranquilles jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appelés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence et du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret ; et moi, par un assemblage de maux de toute espèce, je devois être un jour un exemple à quiconque, inspiré du seul amour du bien public et de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter la vilaine maison, de peur de fâcher le propriétaire. « Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, et fort de mon goût ; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison, je risque de perdre mon pain, et quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à

la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir, ne la quittons pas tout à fait. Payons cette petite pension au comte de Saint-Laurent pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. » Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéri, mais retirée et solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux coteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appelé M. Noiret. La maison étoit très logeable. Au devant étoit un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les tems et les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté le premier jour que nous y couchâmes. « O maman ! dis-je à cette chère amie en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part. »

III

LES CHARMETTES

LA VIE
AUX CHARMETTES
(1738-1742)

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret...

Je ne puis pas ajouter :

Auctius atque
Di melius fecere (1) ;

mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété, c'étoit assez pour moi de la jouissance : et il y longtems que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très différentes, même en laissant à part les maris et les amans.

La Maison du bonheur.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux et si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes

(1) Voilà ce que je souhaitais : un petit lopin de terre avec un jardin, une source d'eau vive auprès de ma maison, un bosquet... Les dieux ont fait mieux... (Horace.)

réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire et le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ? Je me levois avec le soleil, et j'étois heureux ; je me promenois, et j'étois heureux ; je voyois Maman, et j'étois heureux ; je la quittois, et j'étois heureux ; je parcourois les bois, les coteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif ; je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, et le bonheur me suivoit partout : il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le tems qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles ; je me les rappelle inégalement et confusément : mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant, et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et

ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes (1), Maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivois à pied. Le chemin monte : elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : « Ah ! voilà de la pervenche ! » et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour

(1) Selon M. C. Bouvier « ce nom de *Charmettes* rappelle évidemment les bois qui, à l'origine de Chambéry, couvraient ce territoire. »

il lira ceci. Le lecteur peut juger, par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.

« L'Université des Charmettes ».

Sur Jean-Jacques étudiant aux Charmettes nous avons encore le témoignage de M. de Conzié son ami et voisin.

« Comme je le voyais tous les jours et qu'il me parlait avec confiance, je ne pouvais douter de son goût décidé pour la solitude et je puis dire un mépris inné pour les hommes, un penchant déterminé à blâmer leurs défauts, leurs faibles ; il nourrissait en lui une défiance constante en leur probité. Ce fut dans cette maison de campagne qu'il commença à barbouiller du papier, soit en vers, soit en prose sur différens sujets dont il me faisait lecture plutôt je crois comme à son voisin que pour se décider par mes lumières, en quoi il pensait très juste. » (1).

M. de Conzié avait, comme les Jésuites de Chambéry, une belle librairie *dans sa maison des Charmettes. Cette bibliothèque Jean-Jacques l'eut certainement à sa disposition, étant donné son intimité avec le seigneur des Charmettes. Or, M. de Conzié étant mort en* 1785, *sa bibliothèque fut inventoriée en* 1793 *parce qu'un de ses héritiers était parti en émigration. C'est avec l'aide de ce document que M. Cl. Bouvier a pu nous parler si agréablement des livres que Jean-Jacques a pu lire dans la librairie de M. de Conzié et emporter à la ferme de M. Noërey.*

(1) Cf. Guillermin : *Op. cit.*, p. 82.

Cette bibliothèque devait comprendre environ 2.500 *volumes. Sur lesquels* 20 *volumes de doctrines religieuses* ; 100 *volumes sur l'art de la guerre et la conduite des troupes. Des traités d'agriculture. Un lot important de livres de science, physique, chimie, etc., ainsi que des dictionnaires sur* l'art de la Charpente, *etc. Peu de livres sur le droit et la jurisprudence. Beaucoup d'ouvrages littéraires. La collection massive des auteurs grecs et latins avec leur traduction. Puis la littérature française du XVII*e *siècle. Un gros lot de livres des auteurs du XVIII*e. *Peu d'auteurs étrangers, sauf Milton, Pope, Swift. Mais le gros lot, ce sont les livres d'histoire. A eux seuls ils composent le tiers de la bibliothèque. Les journaux de l'époque sont aussi bien représentés* : Journal des Savants, Journal de Trévoux, Année littéraire de Fréron.

La librairie de M. de Conzié occupait dans sa maison un cabinet d'étude qu'il avait placé à côté de son grand salon. Au-dessus de la porte une simple planchette portait en lettres noires sur fond bleu : « C'est ici que mes jours s'écoulent sans regret. » *Sur le mur en face une autre épigraphe* : « Ayez peu de livres mais bons dit Sénèque ». « *Autour de la pièce des étagères de bois protégées par des rideaux de gaze crue chinée. Quelques statuettes en plâtre, des bibelots en porcelaine, une gravure représentant la chute du Rhin à Schaffouse, un sopha couvert de maroquin jaune, un banc à dossier rembourré, un tabouret en tapisserie, une échelle pour la chasse aux livres haut perchés, complétaient la décoration et le mobilier* (1). »

(1) Cf. C. Bouvier ; *Op. cit.*, p. 8.

Pour M. Masson, l'atmosphère de cette Université des Charmettes, *était essentiellement catholique. Jean-Jacques avait pour livres de chevets trois traités alors célèbres, sur lesquels nous renseigne de façon précise le* Verger des Charmettes *et qui avaient pour auteurs le P. Lami, Claville et le marquis de St-Aubin.*

Le P. Lami apprit à Jean-Jacques à « regarder Dieu dans ses études et à n'étudier que pour le connaître et le servir, il lui fit voir que le monde « infecté » et « pestiféré » n'offrait qu'une « confusion de misérables qui tombent les uns sur les autres. », où l'homme épris de « vérité et de justice » ne peut être que malheureux. Il lui fit comprendre que la régénération de l'âme n'est possible que dans le silence de la solitude. » (1)

« *La philosophie de Claville* (2) *est une philosophie à la fois naturelle et chrétienne, où l'on retrouve toujours la nature de concert avec la religion. Cette philosophie invite l'homme qui cherche le bonheur à se resserrer en soi-même, elle célèbre l'excellence de la solitude et surtout de la solitude des champs, pour arriver à la sagesse et goûter la paix de l'âme. Elle fait sentir la fausseté de la plupart des vertus humaines et le prix de la vraie vertu.* » (3)

« *L'encyclopédie de St-Aubin montre surtout les lacunes, les incertitudes et les contradictions des*

(1) Cf. Masson : *La formation religieuse de Rousseau*, *Op. cit.*, p. 116.

(2) Le Maître de Claville : *Traité du mérite de l'homme, considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu.* Paris-Gangrin, 1734. — Claville était magistrat.

(3) Cf. Masson : *La formation religieuse de Rousseau*, *Op. cit.*, p. 104.

sciences. Le mystère nous environne, osons proclamer notre ignorance. La civilisation ne doit pas nous en imposer ; l'heureuse égalité et la simplicité des âges primitifs étaient bien préférables à cette tyrannie de l'argent qui pèse sur nous (1) ». « *La science n'est qu'un piège et une illusion. Cherchons dans la religion la sécurité de l'esprit.* » (2)

Par conséquent c'est à l'université des Charmettes que Jean-Jacques apprit, d'auteurs profondément catholiques, le goût de la solitude et le culte de la nature ; le mépris de la société profane où la richesse et le luxe détruisent le bonheur et la vertu, la vanité des systèmes et le mépris de cette pauvre raison humaine si prétentieuse mais si indigente. Ces thèmes chers à Rousseau il les reçut de ces maîtres, alors qu'il était étudiant. Voilà pourquoi il sera toujours intéressant de revenir à cette période de l' « *Université des Charmettes* » *où Jean-Jacques constitua son* « magasin d'idées ». — *Ce ne sera que plus tard que l'étudiant très catholique des Charmettes s'émancipera de ces idées ou les transposera.*

La maladie de Jean-Jacques s'aggrave.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait ; il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remède ; je me mis à l'eau, et si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de

(1) Cf. Masson : *Op. cit.*, p. 105.

(2) Marquis de Saint-Aubin : *Traité de l'opinion des Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain.* 6 volumes. — Sorte d'Encyclopédie. — Saint-Aubin était contemporain de Claville.

la vie. Tous les matins, en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvois successivement, en me promenant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout à fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien, qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac, que j'avois eu très bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite et presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang, et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même, et surtout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, et ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, savoir : un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très aigu et le battement que je viens de dire, et dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, et me rendit non tout à fait sourd mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit : le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant et le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même ; mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie, il commença *in anima vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, et opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt ; et au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire avec mon battement d'artères et mes bourdonnemens, qui, depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, et qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible ; et cela se pouvoit, par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état si funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, et en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme et ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

La théologie de Mme de Warens.

Cet accident qui devoit tuer mon corps, ne tua que mes passions, et j'en bénis le ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon âme. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir et que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout à fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet, si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation et d'espoir. Maman me fut, en cette occasion, beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en système, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion ; et ce système étoit composé d'idées très disparates, les unes très saines, les autres très folles, de sentiments relatifs à son caractère et de préjugés venus de son éducation. En général, les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes : les bons le font bon, les méchans le font méchant ; les dévots, haineux et bilieux, ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde ; les âmes aimantes et douces n'y croient guère ; et l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon Fénelon en parler dans son *Télémaque* comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espère qu'il mentoit alors ; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentoit pas avec moi ; et cette âme sans fiel, qui ne pou-

voit imaginer un Dieu vindicatif et toujours courroucé, ne voyoit que clémence et miséricorde où les dévots ne voient que justice et punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que, ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que, sans croire à l'enfer, elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des âmes des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus, et il faut avouer qu'en effet, et dans ce monde et dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce système, que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée, et que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman, cependant, étoit bonne catholique, ou prétendoit l'être, et il est sûr qu'elle le prétendoit de très bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement et trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu et à s'aimer entre eux de même. En un mot, fidèle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant.

Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, et qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur, car elle ne lui déguisoit rien. « Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances de mon âme les décisions de sainte mère Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, et je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ? »

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractère. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné ; mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, et s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même, de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu et elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de Tavel, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et même sans en avoir plus de scrupule que de désir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point, plus scrupuleuses ; mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, et qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes, et j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'au-

paravant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres, en tâchant de m'en excepter ; mais, outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, et que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite, et qu'alors elle n'en eût point du tout : mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, et je veux tenir cet engagement. Je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon âme des terreurs de la mort (1) et de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter tout en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'atachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très

(1) Voir sur les craintes et terreurs de J.-J. son testament de 1737.

calme, et sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables, c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela ; et ces petites occupations, qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait et tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine, et la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Ce chapitre des « Confessions » *a provoqué de nombreux commentaires. M. Eugène Ritter fait de Mme de Warens une élève de François Magny l'apôtre du piétisme romand lequel fut quelque temps le tuteur de la jeune Mlle de la Tour. « Elle aurait été initiée par lui à tout ce que la religion a de plus pénétrant et de plus profond ». D'où cette conclusion : « C'est pour cela que plus tard elle se trouva préparée, elle fut à la hauteur d'un rôle qui demandait une âme religieusement cultivée, quand elle fut appelée à consoler le jeune Rousseau, qui était malade et se croyait mourant, quand elle dut lui servir de compagne dans la recherche inquiète de la foi sur laquelle il voulait s'appuyer.* » (1)

(1) Cf. Eugène Ritter : *Magny et le piétisme romand.* (T. 3. des *Mémoires de la société d'histoire romande.*)

M. Benedetto s'inscrit en faute contre cette opinion. Les théories que Jean-Jacques prête à Mme de Warens sont surtout, d'après lui, des théories propres à Rousseau. M. de Conzié rapporte à son tour des propos de Mme de Warens desquels il résulte que cette dernière avait eu « peau de poule » à la pensée de l'enfer. Or de tels propos sont en contradiction absolue avec les théories que lui prête Jean-Jacques dans ce chapitre des Confessions.

Les vendanges aux Charmettes.

Les critiques admettent que Jean-Jacques a décrit les vendanges aux Charmettes dans la lettre VII de la 5e Partie de son Roman de la Nouvelle Héloïse. *Voilà pourquoi nous reproduisons partie de cette lettre comme suite naturelle à cette phrase des* Confessions :

Les vendanges, la récolte des fruits, nous amusèrent le reste de cette année, et nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique, au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés.

« *Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grille, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée* (1), *et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légréfars* (2) *qu'on relie de toutes parts ; le chant des ven-*

(1) Bacchus.
(2) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

dangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendue sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête ; et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar (1), *dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles, n'attendaient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre et la distribution du travail, la regardent. Madame d'Orbe* (2) *préside aux festins de vendange et au salaire des journaliers selon la police établie, dont les lois ne s'enfreignent jamais ici... Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vides est celui de vendangeur... Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, par surcroît, de faire avertir et tancer les paresseux ; et je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux baron* (3), *tandis que*

(1) Nom du personnage principal de la *Nouvelle Héloïse*.
(2) M. Faguet y voit le personnage de Mme de Warens.
(3) M. Faguet y voit le personnage de M. de Conzié.

nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, et vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé, si bien que j'en perds peu à peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

....

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs.......

On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits... On passe aux vignes toute la journée. Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dine avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux .On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine et chargée d'excellents légumes.

....

Le soir, on revient tous ensemble. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers,

domestiques ; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On nourrit et loge les ouvriers tout le tems de la vendange et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant... Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée... Quand l'heure de la retraite approche, madame de Wolmar dit : « Allons tirer le feu d'artifice. » A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail ; on le porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée; on y met le feu : mais n'a pas cet honneur qui veut. Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir là le plus d'ouvrage ; fut-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée: chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie. »

Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, et nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil ; moi surtout, qui, doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis longtems mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens et des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, et M. Salomon, devenu depuis peu son médecin et le mien; honnête homme, homme d'esprit, grand cartésien, qui parloit assez bien du système du monde, et dont les entretiens agréables et instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot et niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir, et je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon (1) ; il me semblois que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon âme alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitait, et je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêlaient la dévotion aux sciences m'étoient les plus convenables, tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal. Je me mis à les lire, ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du P. Lamy, intitulé : *Entretien sur les* *Spleen.*

(1) Le 11 septembre 1737, le docteur Salomon fut nommé médecin des prisons des châteaux de Chambéry et de Miolans. C'est tout ce que nous savons sur ce personnage.

sciences (1). C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus et relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu à peu, malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irrésistible, et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, et non seulement à mon âme, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel ; mais, n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, et enfin à regarder le dépérissement successif et lent de ma machine comme un progrés inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. Salomon, convaincu

(1) P. Lami : « *Entretiens sur les sciences dans lesquels, outre la méthode d'étudier, on apprend comme l'on doit se servir des sciences pour se faire l'esprit juste et le cœur droit et pour se rendre utile à l'Eglise.* » Grenoble 1643.

Ce livre, dit M. Masson, n'a pas seulement fourni un plan d'études à J.-J., il a encore développé chez lui le goût de la lecture méthodique et plume en main. Il en a reçu une conception de la vie. Par lui il a appris à regarder plus haut que l'acquisition immédiate du savoir, à subordonner les recherches de l'intelligence à un idéal qui seul les justifie et les excuse.

que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, et se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade et maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime ; je repris l'usage du vin et tout le train de vie d'un homme en santé, selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même, et recommençai d'aller voir mes connoissances, surtout M. de Conzié, dont le commerce me plaisoit fort. Enfin soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, sembloit l'animer, et je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé Bouchard (1), où se rendoient quelques gens de lettres ; et le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

Le printemps aux Charmettes.

J'eus ce bonheur, et j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès lors je ne crus

(1) Le libraire Bouchard Jean-Baptiste, originaire de Monestier, Dauphiné, avait 4 ou 5 ans de plus que Rousseau. Il habitait dans la Grande-Rue. Il mourut en 1747, à l'âge de 40 ans.

plus mourir, et réellement il est singulier que je n'aie jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent, j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : « Quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne, je vous promets que j'en reviendrai. »

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul ; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, et le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entre autres celui du colombier, et je m'y affectionnai si fort, que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient partout, et se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, et enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, surtout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

Méthode de travail adoptée par J.-J.

J'ai dit que j'avois apporté des livres ; j'en fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses me persuadoit que pour lire un livre avec fruit, il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, et qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée, j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, et quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, et faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'aperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, et j'en sortis avant d'y être tout à fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent en s'y livrant, c'est leur liaison, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, et que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, et qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon et utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'*Encyclopédie*, j'allois la divisant dans ses branches. Je vis qu'il falloit faire tout le contraire, les prendre chacune séparément, et les poursuivre chacune

à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire, mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissances, et une réflexion très naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, et vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé, celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude, car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, surtout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus longtems aux miennes, et même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement ; les éblouissements me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succèdent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre, et sans avoir besoin de relâche, je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, et je les entremêlai tellement, que je m'occupois tout le jour,

et ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres et domestiques faisoient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, et de m'occuper à la fois de deux choses sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment et dont j'excède souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guère, si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément et d'utilité qu'il étoit possible ; et je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite, et toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif et le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit, et à jouir, dans la plus belle saison de l'année, et dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentois si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, et de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées, ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur (1).

(1) M. Th. Dufour a publié dans les *Annales J.-J. Rousseau T. I, p.* 213 et *T. II., p.* 260 des pages manuscrites de J.-J. qui paraissent être de 1737. On y trouve une *Chronologie universelle* ébauchée et des cahiers de géométrie, d'astronomie, des problèmes d'arithmétique et jusqu'à des notes sur la constitution des fortifications et sur la généalogie de la Maison d'Autriche.

LA JOURNÉE DES CHARMETTES

Le réveil et le petit déjeuner aux Charmettes.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent, mais je me répéterois bien davantage si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie, souvent changé, eut pris un cours uniforme, voici à peu près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne, et suivoit la côte jusqu'à Chambéri. Là, tout en me promenant, je faisois ma prière (1) qui ne consistoit pas en un vain

(1) M. Th. Dufour a publié dans *Pages inédites* 1re *Série*, 1905, p. 202-245, deux prières composées par J.-J. entre 24 et 28 ans. Ces prières sont abondantes et même redondantes. La 1re est générale, la 2e aboutit à un examen de conscience et à des résolutions personnelles. — Ces prières, dit M. Masson, rappellent certaines habitudes des pasteurs protestants qui ont laissé des recueils de prières.

balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre ; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi, et pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passoit plus en admiration et en contemplation qu'en demandes, et je savois qu'auprès du dispensateur des vrais biens le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman : quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillois de joie et j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût éveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie, et cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeunions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeuners, et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeuner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun déjeune seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeune point du tout.

La matinée aux Charmettes.

Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîner. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la *Logique de Port-Royal*, l'*Essai* de Locke, Malebranche, Leibnitz, Descartes, etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étoient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, et je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis : « Commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. » Cette méthode n'est pas sans inconvénient, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de

quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir pour ainsi dire et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même, et penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur ; et quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile et de jurer *in verba magistri* (1).

Je passois de là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire, à force de revenir cent et cent fois sur mes pas et de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'Euclide, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées ; je préférai la Géométrie du P. Lamy (2), qui dès lors devint un de mes auteurs favoris, et dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivoit, et ce fut toujours le P. Lamy que je pris pour guide. Quand je fus plus avancé, je pris la *Science du calcul* du P. Reynaud, puis son *Analyse démontrée*, que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géomé-

(1) D'après la leçon du maître.

(2) Le Père Lamy, oratorien, outre un *Entretien sur les sciences* avait composé un traité de *mécanique* et un traité de *géométrie*, 1683.

trie. Je n'aimois point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait, et il me sembloit que résoudre un problème de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le carré d'un binôme étoit composé du carré de chacune de ses parties, et du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre en n'y considérant que la quantité abstraite ; mais appliquée à l'étendue, je voulois voir l'opération sur les lignes; autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogoths me faisoient mal au cœur, et ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de règles, et en apprenant la dernière j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, et c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, et je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins là. A force de tems et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette

langue ; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient, conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification. Désirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir ; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, et d'y marquer les pieds et la quantité ; puis, quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou brève, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les règles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, et surtout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Le dîner aux Charmettes.

Avant midi je quittois mes livres, et si le dîner n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeler, j'accourois fort content et muni d'un grand appétit ; car, c'est encore une chose à noter, que, quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu, que j'avois garni de houblon,

et qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur ; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, et qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois guère, et souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite ; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois ; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que quelque près que je vinsse, elles me laissoient faire, et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme, et n'ont pas tort ; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

L'après-midi aux Charmettes.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail et d'étude que de récréation et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'histoire et la géographie, et comme cela ne demandoit point de contention d'es-

prit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. Pétau (1), et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems et à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens, mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer, à yeux nus, assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphère sur un châssis, et les nuits où le ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous, et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir, des paysans passant assez tard me virent dans un grotesque équi-

(1) Denis Pétau, Jésuite, un des plus célèbres érudits du du 17e siècle, auteur d'une *Tabulae chronologicae* (1678) souvent réimprimée.

page occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphère, et dont ils ne voyoient pas la cause parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre, et le jeu de ma lunette, qu'ils voyoient aller et venir, donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer; un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, et comme il étoit près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenoit chez M. Noiret. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venoient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissoit, les désabusèrent par provision. Ils nous contèrent l'histoire ; je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumière, et que j'irois consulter le planisphère dans la maison. Ceux qui ont lu, dans les *Lettres de la Montagne*, ma magie de Venise trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres ; car

ils avoient toujours la préférence, et dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan ; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guère alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs je voulois faire à la fois deux ouvrages, et par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois et repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les *Eglogues* de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; partout j'oubliois de le reprendre, et souvent au bout de quinze jours, je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis et des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété, tout occupé que j'étois sans cesse à marmotter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal et de l'Oratoire, étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-janséniste, et, malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusque-là j'avois très peu craint, troubloit peu à peu ma sécurité, et si Maman ne m'eût tranquillisé l'âme, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout à fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le P. Hemet (1), jésuite, bon et sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique jésuite (2), il avoit la simplicité d'un enfant, et sa morale, moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour

Ces bons jésuites !

(1) Le P. Hemet était né le 4 août 1666. Il avait donc plus de 70 ans.

(2) En 1725, Victor-Amédée III avait enlevé aux Jésuites la direction du Collège de Chambéry, mais ils avaient établi dans leur couvent un internat où ils attiraient les fils de famille les plus riches et continuaient ainsi à professer. En 1733, le recteur des jésuites de Chambéry était le Père Castagnère. — Cette décision du roi de Sardaigne contre les Jésuites venait de ce que le Père La Tournette, professeur de scholastique à Chambéry, enseignait les doctrines ultramontaines de la Bulle Unigenitus, que le Sénat avait interdit d'enseigner en Savoie. (Cf. Burnier. *Histoire du Sénat de Savoie*. 1865. T. 2. p. 179 et suiv.)

balancer les tristes impressions du jansénisme. Ce bonhomme et son compagnon, le P. Coppier (1), venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude et assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs âmes, car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambéri ; je me familiarisois peu à peu avec leur maison ; leur bibliothèque étoit à mon service (2); le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des jésuites au point de me faire aimer l'un par l'autre, et quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement (3).

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au mi-

(1) Le P. Coppier était né le 12 mai 1679. Il avait près de 60 ans.

(2) La bibliothèque des Jésuites de Chambéry avait un fonds considérable sur le jansénisme qui lui venait d'un legs fait par le chanoine doyen, de La Pérouse. — M. C. Bouvier doute que les Pères Jésuites, amis de J.-J. aient eu le pouvoir de mettre ce fonds d'ouvrages défendus à la disposition de leur élève. « Mais ce qui lui était interdit là pouvait se trouver aisément ailleurs, car les écrits jansénistes n'étaient pas rares dans Chambéry où les idées de la secte s'introduisaient par l'influence des professeurs formés en Sorbonne et n'allaient pas tarder à devenir puissantes. » (C. Bouvier : *Op, cit.*, p. 41.)

(3) « Rousseau n'oubliera pas tout le « bien » que les jésuites lui ont fait. Il continuera à leur écrire quand il aura quitté les Charmettes. Plus tard même, au gros de la lutte contre les Jésuites, s'il désapprouvera les doctrines de la Compagnie, s'il en redoutera les manœuvres durant quelques semaines de démence, il se fera pourtant « une loi de ne jamais parler d'eux dans ses écrits, ni en bien ni en mal » et se refusera énergiquement à accabler des « opprimés ». (Cf. Masson : *La formation religieuse de Rousseau.*, p. 78.)

lieu de mes études et d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore. Souvent je me demandois : « En quel état suis-je ? Si je mourois à l'instant même, serois-je damné ? » Selon mes jansénistes la chose étoit indubitable, mais selon ma conscience il me paroissoit que non. Toujours craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours, pour en sortir, aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme si je lui en voyois faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : « Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. » Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile, car j'avois eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais, en me rappelant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous ; mais n'insultez pas à ma misère, car je vous jure que je la sens bien(1).

(1) D'après M. Masson, J. J. devait cette terreur de l'enfer à

Au reste, ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille, et l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon âme étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, et qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espèce d'exhortation que je me faisois à moi-même, et où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, et sans avoir éprouvé de grands maux, ni de corps ni d'esprit, durant ma vie. Que j'avois bien raison ! un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. . . . .

Où J.-J. faillit devenir Père Chartreux.

Jean-Jacques, pendant sa période de craintes religieuses et de crise morale aux Charmettes, fit, d'après M. Masson, visite aux pères Chartreux, à la Grande-Chartreuse, où l'on ne fabriquait pas encore la fameuse liqueur. Ce couvent est, comme on le sait, assez peu éloigné des Charmettes et maintenant les autos-

son auteur favori, le P. Lami qui dès la première page de son livre posait dans toute son angoisse le problème du salut éternel. « Un homme qui est attentif à cette vérité (qu'il y a peu de gens qui soient sauvés) et qui pèse ce que c'est que l'éternité, qui est vivement touché de la crainte des peines éternelles et du désir de la félicité, ne pense point à ce qu'il voit sur la terre ; il ne considère que la règle, c'est-à-dire la volonté de Dieu. » Les terreurs de J.-J. à cette époque se trouvent encore confirmées par une *Epitre aux religieux de la Grande-Chartreuse* qu'a publiée pour la première fois M. Masson en 1909.

cars transportent les touristes à la Grande-Chartreuse en passant par la route des cols qui s'ouvre (côté Chambéry) presque à l'entrée du vallon des Charmettes.

Lors de sa visite qui doit se placer entre 1736 *et* 1740, *Rousseau inscrivit sur le « Grand livre que le Frère hospitalier présentait aux visiteurs au moment du départ et où chacun était libre d'écrire ce que lui dictaient la politesse et la religion », une épître de* 50 *vers hâtifs et aussi peu élégants que ceux du « Verger des Charmettes ». M. Masson a publié cette épître dédiée « à la louange des religieux de la Grande-Chartreuse » en* 1909 (1). *L'épître se termine sur ces vers :*

Vieux sapins, qui voyés revivre l'innocence,
Que le monde autrefois connut dès sa naissance ;
Cachés-moi tellement sous un feuillage épais,
Que mon guide égaré ne me trouve jamais :
Que moi-même écarté dans vos routes perdues,
Je n'en puisse jamais retrouver les issues ;
Oui, je consacre à Dieu le reste de mes jours,
Qu'il en règle à son gré l'heureux ou triste cours ;
Trop heureux si je puis, en vivant comme vous,
Obtenir ses faveurs, et calmer son courroux.

Les derniers vers de cette épître sont caractéristiques de l'état d'exaltation religieuse de Rousseau. Jean-Jacques admirateur de la solitude, que lui conseillent ses auteurs préférés et qu'il goûte aux Charmettes, s'élève dans sa visite aux Chartreux à une vision supérieure de la solitude dans la vie ascétique de

(1) Cf. *Annales J.-J. Rousseau.* T. 5., p. 244-258.

ces religieux de « bronze » qui n'ont « plus rien d'humain. » Rousseau est ébranlé et il se demande s'il ne va pas « consacrer à Dieu le reste de ses jours. »

Dîner champêtre aux environs des Charmettes

Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon âme étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très vive qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien, c'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, et je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur, neuf encore, se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange, car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dîners faits sur l'herbe, à Montagnole (1), des soupers, fait sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entre autres qui fait époque dans ma mémoire, un

(1) A trois kilomètres des Charmettes.

jour de Saint-Louis (1), dont Maman portait le nom. Nous partîmes ensemble et seuls de bon matin, après la messe qu'un carme étoit venu dire à la pointe du jour, dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde et grasse, ne marchoit pas mal : nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de tems en tems et nous oubliant des heures entières ; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussière, et des ruisseaux bien courans ; un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuage, la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille, qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîner nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, et avec les fleurs du bouquet que, chemin faisant, je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amusèrent beaucoup, et qui devoient me donner du goût pour la botanique ; mais le mo-

(1) 25 août.

ment n'étoit pas venu, j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs et aux plantes. La situation d'âme où je me trouvois, tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappelèrent l'espèce de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, et dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chère amie : « Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtems, et je ne vois rien au delà. Mon bonheur, grâce à vous, est à son comble ; puisse-t-il ne pas décliner désormais ! puisse-t-il durer aussi longtems que j'en conserverai le goût ! il ne finira qu'avec moi. »

Mme de Warens fermière.

Ainsi coulèrent mes jours heureux, et d'autant plus heureux que, n'apercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, et ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu à peu elle prit celui des soins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres ; et elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive

dans sa maison, elle prenoit le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre, et je m'y opposois tant que je pouvois, bien sûr qu'elle seroit toujours trompée, et que son humeur libérale et prodigue porterait toujours la dépense au delà du produit. Toutefois je me consolois en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul, et lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroissoit la moins ruineuse, et, sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle, qui la garantiroit des mauvaises affaires et des escrocs. Dans cette idée je désirois ardemment de recouvrer autant de force et de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers, ou son premier ouvrier, et naturellement l'exercice que cela me faisoit faire, m'arrachant souvent à mes livres et me distrayant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

Une heureuse spéculation de Mme de Warens.

En louant le domaine Revil ou le domaine Noëray, Mme de Warens obéissait à une conception économique heureuse et très en honneur dans la bourgeoisie du pays de Vaud comme dans celle des villes de Savoie. Pour un prix modique comme location, pour un capital peu important engagé comme cheptel, avec la collaboration d'un garçon actif comme Wintzenried, entendu aux choses de la campagne, Mme de Warens allait avoir désormais, pour presque rien, de la viande, le vin, les légumes, le lait, le beurre, les fromages, les poulets, les œufs, nécessaires à sa

subsistance. Sur ce point les détails contenus dans le bail du métayer Ginet sont très précis et très instrutifs. De plus, Mme de Warens, au lieu de rester en ville pendant l'été comme le peuple, allait pouvoir vivre à la campagne de Pâques à novembre, comme il était et est encore habituel à la noblesse et à la bourgeoisie de Chambéry.

Aussi peut-on considérer cette location des Charmettes par Mme de Warens comme une opération en elle-même très heureuse. C'était pour l'époque et encore aujourd'hui, la sagesse même. Avec le restant de sa pension Mme de Warens était assurée de figurer *l'hiver à Chambéry.*

C'est aux discussions domestiques que dut soulever cette location entre Mme de Warens et son entourage, que nous devons sans doute tous les détails que Jean-Jacques donnera plus tard dans la IVe et Ve partie de la Nouvelle Héloïse *sur l'exploitation de la ferme, du jardin etc, et qui constituent ce que l'on a a appelé depuis, la* « petite utopie » *de Rousseau.* (1)

Où J.-J. paie ses dettes.

L'hiver suivant, Barillot (2) revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entre autres le *Bontempi* et la *Cartella per musica* du P. Banchieri, qui me donnèrent du goût pour l'histoire de la musique et pour les recherches théoriques de ce bel art. Barillot resta quelque tems avec nous, et comme j'étois

(1) Cf. Vermale : *Les classes rurales.* Liv. III, ch. Ier.

(2) Barillot (Jacques), genevois auquel J.-J. avait passé une procuration pour réclamer en son nom devant tous juges compétents sa part dans la succession de sa mère. (12 juillet 1737).

majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Genève redemander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frère étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Genève, mon père y vint de son côté. Depuis longtems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage et du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, et les magistrats, occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappelant mal à propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les lois de Genève sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion perd non seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à peu près sûr que mon frère étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, et je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon père, qui en a joui tant qu'il a vécu. Sitôt que les formalités de justice furent faites et que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, et je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, et le moment où je déposai cet argent dans ses mains me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes.

Elle le reçut avec cette simplicité des belles âmes, qui, faisant ces choses-là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, et cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Jean-Jacques avait dès sa 21e *année réclamé à son Père la part de la succession de sa mère qui lui revenait. Il écrivit à cet effet à son père qui habitait à Nyon et lui donna rendez-vous à Genève* (*juillet* 1733). *Mais son père ne vint pas et lui écrivit une lettre de vrai Gascon.*

Lorsque Jean-Jacques atteignit sa majorité légale qui était à 25 *ans dans la république de Genève, le* 28 *juin* 1737, *il se rendit à Genève* (20 *juillet*) *où par devant le notaire Rivoire il régla avec son Père. Il toucha dans la succession de sa Mère* 6.500 *florins valant* 3.000 *livres de France. Si Rousseau avait été sous la loi de Berne, il n'aurait pas pu toucher car cet argent lui aurait été confisqué comme ayant changé de religion.*

M. Mugnier a établi que Rousseau dut payer 700 *livres à Antoine Charbonnel, marchand drapier à Chambéry et originaire du Dauphiné. La somme lui restant fut simplement mise en dépôt par Jean-Jacques chez Mme de Warens qui lui restitua ce dépôt en lui envoyant à Montpellier* 200 *livres. Il semble bien que Mme de Warens n'ait finalement été remboursée en rien par Jean-Jacques au moyen de l'héritage maternel.*

LA FIN DU RÊVE

J.-J. quitte les Charmettes pour Montpellier.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point ; je dépérissois au contraire à vue d'œil ; j'étois pâle comme un mort et maigre comme un squelette : mes battemens d'artères étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes ; j'étois continuellement oppressé, et ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir de vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux, c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'âme ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux, et que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans

qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siège. Dans la suite, malgré le déclin des ans, et des maux très réels et très graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, et maintenant que j'écris ceci, infirme et presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espèce, je me sens pour souffrir plus de vigueur et de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge et dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, et passant en revue la multitude et le jeu des pièces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant je l'étois que je pusse encore vivre, et je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade, je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne, je croyois les avoir toutes, et j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré : la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, et Salomon lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre

cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'Anet avoit fait à Montpellier, pour aller voir le jardin des Plantes et le démonstrateur, M. Sauvage, on lui avoit dit que M. Fizes avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint et m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le désir d'aller consulter M. Fizes. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage et des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner, m'y exhorte, et me voilà parti pour Montpellier.

Jean-Jacques se rendit à Montpellier par Grenoble, Romans, Montélimar, Pont St Esprit, Remoulin où il admira le Pont du Gard, *Nîmes où il fut moins ému par les* Arènes.

Arrivé à Montpellier, Jean-Jacques consulta le Docteur Fizes. Il suivit quelques cours de médecine... Pendant ce temps, Mme de Warens lui cherchait une place de secrétaire chez M. de Lantrec, colonel du régiment français d'Orléans qu'elle avait rencontré à St Jean de Maurienne. Elle envoya à Rousseau 200 *livres le* 14 *décembre. Cet argent devait être un dépôt que lui avait laissé Jean-Jacques sur l'argent touché à Genève lors du règlement de la succession de sa mère.*

Mais Jean-Jacques s'ennuya à Montpellier qu'il détestait en tant que ville. Il écrivit à Mme de Warens qu'il voulait revenir. Mme de Warens l'engagea à ne rentrer que pour la St Jean 1738. *Il ne suivit pas ce*

conseil. Jean-Jacques était de retour à Chambéry en février ou mars 1738. *Il trouva, installé dans la maison de Mme de Warens le nommé* Wintzenried *qui y jouait le rôle de Claude Anet.*

Le rival Wintzenried.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour et l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chapareillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois ; et ces empressemens, qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé, car j'avois quité ma voiture en ville ; je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre : je commence à me troubler, je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste, aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, le la vois enfin cette chère Maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée ;

j'accours, je m'élance à ses pieds. « Ah ! te voilà, petit, me dit-elle en m'embrassant ; as-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? » Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre. Elle me dit que oui. « J'aurois cru que non, » lui dis-je, et l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ ; mais cette fois il y paraissoit établi ; il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du pays de Vaud ; son père, appelé Vintzenried, étoit concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine étoit garçon perruquier, et couroit le monde en cette qualité quand il vint se présenter à Madame de Warens, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, et surtout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau Liandre ; mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avoit couché, et prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes dont il n'eût aussi coiffé les maris ; vain, sot, ignorant, insolent, au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, et l'associé qui me fut offert après mon retour.

Oh ! si les âmes dégagées de leurs terrestres entraves voient encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chère et respectable, si je ne fais pas plus de grâce à

vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes et les autres aux yeux des lecteurs. Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même: vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable et doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise et toutes vos excellentes vertus ne rachètent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison ! Vous eûtes des erreurs et non pas des vices ; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur......

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir et surtout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible et qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger et charrier, de scier ou fendre du bois ; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, et n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux surtout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel

prompt et plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent, et moi, qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore, mais ce doux sentiment de jouissance et d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès lors, l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide, et si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes désirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre ; je sentois qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

Désespoir de Jean-Jacques.

J'étois si bête et ma confiance étoit si pleine, que, malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause si elle ne me l'eût dit elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, et m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. « Ah ! Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre ! quel prix d'un attachement pareil au mien ! Ne m'avez-vous tant de fois con-

servé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai, mais vous me regretterez.» Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là ; que je ne perdrois rien ; que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens ; que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle, jamais la sincérité, l'honnêteté de mon âme, ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. « Non, Maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager ; les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations, soyez-en toujours digne ; il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime ! »

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman si chérie que des yeux d'un véritable fils ;

et il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop aperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, et qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, et n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, et le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent désir de la voir heureuse, à quelque prix que ce fût, absorboit toutes mes affections : elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon âme, que l'étude avoit cultivées, et qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus, au contraire, et je voulus sincèrement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, et faire en un mot pour lui tout ce qu'Anet avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur et de lumières je n'avois pas le sang-froid et la fermeté d'Anet, ni cette force de caractère qui en imposoit, et dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qua-

lités qu'Anet avoit trouvées en moi : la docilité, l'attachement, la reconnoissance, surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, et l'ardent désir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison, et mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches et ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort ; mais il partoit de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les paysans du gentilhomme campagnard ; bientôt il en fit autant avec moi, et enfin avec Maman elle-même. Son nom de Wintzenried ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de M. de Courtilles, et c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri et en Maurienne, où il s'est marié.

Enfin, tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison, et moi rien. Comme, lorsque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit Maman et non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il désiroit, et chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel ; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer ; il n'avoit même pas pour moi de l'aversion, et quand les intervalles de ses fougues

permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot : après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée et des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison et presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme de chambre vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manège, et j'en fus outré d'indignation ; mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors ; ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée et qu'elle avoit fait semblant d'approuver est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent ; moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens ; le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement et d'estime. Dès lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la

plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin, elle prenoit peu à peu une manière d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, et j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas aperçue.

Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'âme, et où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'acoutumai peu à peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, et pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermois avec mes livres, ou bien j'allois soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout à fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère irritoient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis, et, loin de s'y opposer, elle le favorisa..................

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté ; c'étoit le souvenir de mes chères Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, et surtout de celle pour qui j'étois né, qui donnoit de l'âme à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des etouffemens qui m'ôtoient le courage de

rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant et à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres, qui me rappeloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, et je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois et que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur, qui ne pouvoit mourir qu'avec elle ; mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus et qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, et cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond Courtilles n'étoit pas mauvais, et parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, et qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant ? L'aspect

des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertès. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles, et sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés, et les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie et peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine et désastres, et le moment m'en sembloit si proche, que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon âme, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, et revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber.

Je ne me sentois pas assez savant et ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres et faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné (1) la musique en cessant de l'enseigner ; au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, et à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant surtout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit longtems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes et portées lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves et par celles de la mesure et des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, et je vis, en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, et je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, et je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite et, dans l'ardeur de la partager

(1) M. de Conzié dit dans sa lettre à M. de Mellarède : « Etant arrivé à Paris, il fit imprimer, pour son coup d'essai, une méthode qu'il avait forgée aux Charmettes, pour apprendre parfaitement la musique en moins de trois mois. »

Départ de Jean-Jacques.

avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent ; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise et exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, et toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoie avec mon système de musique comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de héron.

Le 12 avril 1778 presque à la veille de sa mort, Jean-Jacques consacra son dernier écrit (1) aux Charmettes et à Mme de Warens. C'est la Xe Promenade des Rêveries du Promeneur Solitaire.

Dernier écrit de Jean-Jacques sur Mme de Warens.

« *Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens. Elle avait 28 ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avois pas encore 17, et mon tempérament naissant, mais que j'ignorais encore, donnait une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'était pas étonnant qu'elle conçut de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux et modeste, d'une figure assez agréable, il l'était encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit et de grâces, m'inspirât, avec la reconnaissance, des sentimens plus tendres que je n'en*

(1) J.-J. Rousseau mourut à Ermenonville, le 2 juillet 1778, à 11 heures, en rentrant d'herboriser.

distinguais pas. Mais ce qui est moins ordinaire est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit, par un enchaînement inévitable, le destin du reste de mes jours. Mon âme, dont mes organes n'avaient point développé les plus précieuses facultés, n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendait, dans une sorte d'impatience, le moment qui devoit la lui donner, et ce moment, accéléré par cette rencontre, ne vint pourtant pas si tôt ; et, dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis longtems prolonger pour moi cet état délicieux, mais rapide, ou l'amour et l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappeloit à elle : il y fallut revenir. Ce jour fixa ma destinée, et longtems encore avant de la posséder je ne vivois plus qu'en elle et pour elle. Ah ! si j'avois suffi à son cœur comme elle suffisoit au mien ! quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble ! Nous en avons passé de tels ; mais qu'ils ont été courts et rapides, et quel destin les a suivis ! Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court tems de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu.

Je puis dire à peu près comme ce préfet du prétoire qui, disgrâcié sous Vespasien s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne : « J'ai passé soixante et dix ans sur la terre, et j'en ai vécu sept. » Sans ce court mais précieux espace, je serois resté peut-être incertain sur moi ; car, tout le reste de ma vie, facile et sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui, que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce

qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, et, par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons et de son exemple, je sus donner à mon âme, encore simple et neuve, la forme qui lui convenoit davatange et qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude et dé la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs et tendres faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les resserrent et les étouffent ; le calme et la paix les raniment et les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai maman à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois désiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre, et mieux que libre ; car, assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des soins affectueux, ou par des occupations champêtres. Je ne désirois rien que la continuation d'un état si doux ; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas longtems, et cette crainte, née de la gêne de notre situation, n'étoit pas sans fondement. Dès lors je songeai à me donner en même tems des diversions sur cette inquiétude, et des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus

sûre ressource contre la misère, et je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il était possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avois reçue. . . . .

La Légende des Charmettes.

Rousseau est un musicien ; écrivain, il transpose souvent. Ecrivant sur les Charmettes 30 ans après y avoir vécu, il en a fait, par une création d'artiste, la maison du bonheur idéal, du bonheur le plus complet qu'un humain puisse goûter. Là, il aurait connu non seulement l'ivresse des acquisitions intellectuelles les plus hautes, mais encore les heures amoureuses les plus intenses.

Or, depuis la publication du bail Noerey, il n'est plus possible de douter. Le vrai roman amoureux de Jean-Jacques se place dans les années 1736-37 *et a eu pour cadre Chambéry. Il a pris fin avec l'arrivée de Wintzenried en août* 1737.

Lorsque Jean-Jacques, malgré les défenses de Mme de Warens, revint de Montpellier (février-mars 1738), *il demeura* 4 *ou* 5 *mois encore dans la sombre maison de M. le Surintendant Laurent. En juillet* 1738, *Rousseau monta aux Charmettes et y demeura jusqu'en* 1740. *Tandis que Mme de Warens et Wintzenried n'y passaient que la belle saison, Jean-Jacques y reste toute l'année, hiver comme été, en délaissé, seul et solitaire. Mme de Warens ne cesse pendant cette période de le tracasser à propos de questions matérielles. C'est à ce moment que la baronne se lance dans les affaires industrielles qui la ruineront. Or elle a besoin de tous ses fonds, comme un joueur. Le crédit qu'elle avait ouvert en* 1736 *au fu-*

tur médecin est épuisé. Mme de Warens devait réclamer. Elle fait alors écrire par Jean-Jacques à son Père pour avoir de l'argent. Elle lui fait envoyer au gouvernement de Turin un mémoire pour obtenir un secours comme nouveau converti. Jean-Jacques songe même à devenir directeur de diligences, car Mme de Warens rappelle au paresseux qu'elle est lasse de le nourrir.

Mais si Rousseau a connu dans son ermitage toutes les tortures de l'incertitude matérielle et de la défaite amoureuse, la solitude lui a permis de connaître toutes les délices intellectuelles. C'est pour cela que la « célèbre maison du coteau de Chambéry, a pu rester dans son souvenir, pleine de gaieté et de lumière. » Le musicien qui était en lui fit le reste et par une transposition naturelle de ses souvenirs, par un besoin aussi d'unité artistique, il donna un seul cadre, celui des Charmettes, à ce qui avait été ses deux sources de joie. Il créa ainsi la légende des Charmettes. La vérité est que Jean-Jacques aima à Chambéry et qu'aux Charmettes il travailla. Le vallon des Charmettes n'a jamais été pour Rousseau et Mme de Warens le vallon de Cythère, leur idylle n'y fleurit pas.

Jean-Jacques quitta définitivement les Charmettes dans la dernière moitié de l'année 1742 *juste au moment où la vie matérielle y allait devenir presque impossible à cause des événements politiques qui se produisirent alors. En effet, la guerre de la Succession d'Autriche avait éclaté et Charles-Emmanuel IV s'étant déclaré pour Marie-Thérèse, la Savoie fut envahie par les Espagnols. Chambéry fut occupé par eux le* 2 *septembre* 1742.

Mme de Warens après le départ de Jean-Jacques.

Les conséquences de cette guerre furent désastreuses pour la Savoie et pour Mme de Warens en particulier. Tandis que le pays était accablé de réquisitions, Mme de Warens ne touchait plus sa pension. Pendant 4 ans et 9 mois elle fut privée de cette source régulière de ses revenus. Dans sa détresse, elle pria Rousseau d'intervenir auprès de la Cour de Madrid. En août 1748, elle reçut enfin 7.125 livres.

Pendant ces cinq ans de vie incertaine, Mme de Warens se lança dans les affaires (1).

Elle essaya d'abord de réaliser l'héritage d'un de ses oncles mort à Constantinople. C'était un moyen d'avoir du crédit et d'éblouir ses créanciers. Elle intenta des procès pour rentrer à Vevey dans la possession du domaine de sa famille et transigea moyennant une rente de 200 livres. Le bruit courut qu'elle allait redevenir protestante pour gagner son procès.

Elle essaya dans le même temps d'exploiter ses connaissances chimiques et, à cet effet, se lança dans les spécialités pharmaceutiques ou industrielles. Le 5 août 1744, elle obtint l'autorisation de fabriquer du savon à Chambéry et de le vendre.

Enfin, dit M. Benedetto, Mme de Warens se mit à pratiquer un système d'escroquerie (très à la mode de nos jours) et qui consiste à fonder des sociétés, où, grâce à des comparses, on enrégimente un capitaliste auquel on fait perdre finalement son argent, après avoir vécu un certain temps à ses dépens.

(1) Sur Mme de Warens, homme d'affaires, voir les considérations d'Henry Bordeaux dans ses *Promenades en Savoie*, p. 85 et suiv. (Librairie Dardel, Chambéry.)

Mme de Warens fonde d'abord une société pour l'exploitation des mines de fer dans le Ht Faucigny, territoire de Chamonix.

En septembre 1747, elle fonde une société pour fouiller tous les terrains métallifères de la Hte-Maurienne. Elle attire dans l'affaire un capitaliste lyonnais fort connu, lequel verse 36.000 livres. Mme de Warens est nommée directrice mais, en 1757, elle est définitivement expulsée de la Société.

En 1752, elle fonde avec Wintzenried une société pour l'extraction de la houille en Savoie. Cette fois c'est Wintzenried qui prend l'initiative de sa mise à la porte.

Pendant l'occupation de la Savoie par les Espagnols, Mme de Warens avait négligé de maintenir ses relations avec Turin. A la paix, en 1748, elle ne retrouva plus sa pension, quoiqu'elle ait continué son métier d'espionne semble-t-il. Il ne lui resta alors que la rente laissée par Mgr de Berne. Après sa rupture avec Wintzenried, Mme de Warens se lia avec un nommé Markel, puis avec un nommé Danel. C'est alors qu'elle trouva, à 50 ans,un protecteur dans un vieux seigneur de la première distinction, au dire de M. de Conzié. Après la mort de ce protecteur, la vie de Mme de Warens ne fut plus « qu'une poignante agonie ». Elle fonda encore une société... mais ce n'était plus qu'une petite fabrique de poteries. Finalement elle tomba malade. Pendant deux ans, elle resta clouée sur son lit. Son logis (1) n'était plus qu'un triste bouge, d'où les créanciers avaient emporté le mobilier.

(1) Faubourg Nezin, Maison Crépine.

Elle mourut le 29 juillet 1762. *On l'enterra dans le petit cimetière de Lémenc. Le Curé de cette paroisse lui consacra dans son registre une courte notice.*

Ainsi finit à 63 *ans, la* châtelaine *des Charmettes.*

Dernières relations de J.-J. avec Mme de Warens.

Jean-Jacques installé à Paris, continua à écrire à Mme de Warens. Nous avons des lettres de lui datées de 1747, *de* 1748. *En février* 1753, *Jean-Jacques envoya à Mme de Warens qui le lui avait demandé un secours de* 240 *livres. C'était la veille de la représentation du* Devin du village. *En juin* 1754 *Rousseau vint à Chambéry avec Thérèse Levasseur voir Mme de Warens. Il lui offrit de venir vivre à Paris avec Thérèse, Mme de Warens refusa de quitter la Savoie. Le* 10 *octobre* 1754, *Rousseau alors près de Genève reçut la visite de « Maman » qui voyageait en Chablais et se trouvait manquer d'argent pour achever sa route. Jean-Jacques lui remit quelques fonds. Ce fut tout. Quand la notoriété lui vint et que sa situation matérielle s'améliora, Jean-Jacques ne semble pas avoir secouru Mme de Warens cependant de plus en plus misérable et qui était restée sa débitrice.*

En septembre 1762, *Jean-Jacques écrivit à M. de Conzié et lui demanda des nouvelles de Mme de Warens. Le* 4 *octobre M. de Conzié lui répondit en lui faisant part du décès de leur amie.*

Sur cette mort, Jean-Jacques, dans le livre XII des Confessions, *s'exprime en ces termes : « Allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Catinat et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert, comme eux, leurs cœurs à la charité véritable; allez goûter le fruit de la votre et préparer à votre élève la place qu'il espère occuper un jour auprès de vous. »*

Offres d'hospitalité de M. de Conzié à Jean-Jacques.

Lors de l'occupation espagnole, M. de Conzié aurait eu une mission auprès de la Cour de Madrid de la part de la ville de Chambéry afin d'obtenir des règlements et des diminutions de réquisitions. Il devint ensuite Syndic *de Chambéry.*

Le 6 *septembre* 1762, *l'*Emile *ayant été condamné à la fois à Paris puis à Genève et Rousseau étant de prise de corps, M. de Conzié dans ces circonstances douloureuses pour Jean-Jacques, renoua correspondance avec lui. Il lui envoya ses encouragements.*

A la fin de décembre 1762, *M. de Conzié qui a fait connaître en octobre la mort de Mme de Warens à Jean-Jacques, lui adressa ses souhaits de bonne année et lui rappela sa promesse de venir à Chambéry en* 1763 *passer quelques jours aux Charmettes.*

En 1764, *M. de Conzié renouvela à Jean-Jacques, ses offres d'hospitalité dans son château d'Arenthon près de Genève. En* 1765, *même invitation. Ce ne fut qu'en* 1768, *que Jean-Jacques put se rendre à Chambéry et faire visite à M. de Conzié aux Charmettes. C'est du moins ce que croit M. Mugnier. Au retour de ce pèlerinage, Jean-Jacques se serait rendu à Bourgoin sous le nom de Renou.*

Néanmoins M. de Conzié ne pardonna jamais à Jean-Jacques, l'abandon dans lequel, devenu célèbre, il laissa Mme de Warens. Aussi termine-t-il sa lettre à M. de Mellarède sur cette remarque :

« J'ai toujours condamné Jean-Jacques qu'elle avait décoré du nom de son fils adoptif, en premier lieu d'avoir préféré les intérêts de Lavasseur, à ceux d'une maman aussi respectable pour lui, en tous sens, que l'était peu sa blanchisseuse Lavasseur ; il aurait bien dû suspendre son orgueil de tems à autre et

ne travailler que pour gagner son indispensable nécessaire, pour restituer au moins en partie, ce qu'il avait coûté à sa généreuse bienfaitrice. »

M. de Conzié mourut le 8 *mai* 1789 *à l'âge de* 83 *ans.*

Les Charmettes après le départ de Jean-Jacques.

Après le départ de Jean-Jacques des Charmettes en 1742, *Mme de Warens eut de nombreuses difficultés avec ses voisins, en particulier avec le procureur Renaud avec lequel elle avait échangé le domaine Noerey contre le domaine Revil. Renaud se livra à des voies de fait et boucha plusieurs chemins de la propriété Noerey. Un mémoire de Mme de Warens au* 1er *Président du Sénat de Savoie semble avoir mis un terme à cette contestation.*

Après ce débat avec son voisin, Mme de Warens en eut un autre avec son propriétaire. Elle avait négligé, sous prétexte de guerre, de payer son loyer pendant une partie de l'occupation espagnole. Mme de Warens n'avait pas de moratorium pour la protéger. Comme elle avait fait 1.000 *livres de réparations en entrant aux Charmettes, elle trouva, en invoquant cette créance, à transiger avec M. Noerey et elle céda son bail le* 22 *avril* 1750 *à Joseph Vial, marchand de Chambéry. Le propriétaire se contenta de* 750 *livres d'indemnité à valoir sur la pension de la Baronne. Mais comme elle ne toucha plus rien de Turin à titre régulier, cette indemnité ne fut probablement jamais payée.*

Pendant la Révolution, les Charmettes reçurent la visite d'un rousseauiste fervent, le conventionnel Hérault de Séchelles lequel fit sceller sur la façade

de la maison la plaque de marbre qu'on y voit encore et sur laquelle il fit inscrire des vers de Mme d'Epinay.

En 1810, les Charmettes furent acquises par Georges-Marie Raymond, ancien directeur de l'Ecole centrale du Mont-Blanc. En 1885, elles passèrent par héritage au Docteur Gaspard Dénarié. En 1905, la ville de Chambéry acquit le domaine des Charmette, dont M. Mars Valett est aujourd'hui le Conservateur.

Ces extraits des « Confessions » sont conformes au texte du manuscrit de J.-J. Rousseau conservé a la Bibliothèque de Genève, tel qu'il nous est présenté par Monsieur Van Bever dans son excellente édition des « Confessions » parue a la Librairie Crès et Cie (Paris, 1914, 3 volumes in-16, illustrés, avec variantes et notes).

BIBLIOGRAPHIE

I. — SUISSE

THÉOPHILE DUFOUR. — *J.-J. Rousseau et Mme de Warens.* — Notes sur leur séjour à Annecy. — Revue Savoisienne (31 juillet 1878).

L. DE MONTET ET E. RITTER. — *Madame de Warens et son mari.* — Revue Suisse (Mai 1884).

L. DE MONTET. — *La jeunesse de Mme de Warens.* — Revue internationale de Rome — (année 1888).

L. DE MONTET. — *Madame de Warens et le pays de Vaud.* — Mémoires et documents de la " Société d'histoire de la Suisse Romande ", S. II, T. III, p. 1 à 254 (1891).

EUGÈNE RITTER. — *La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau.* — 1. vol. Paris, Hachette, 1896.

EUGÈNE RITTER. *Le portrait de Mme de Warens.* Annales de la " Société J.-J. Rousseau ", T. I, p. 269-271 (1905).

THÉOPHILE DUFOUR. — *Pages inédites.* — 1re *Série.* — Annales de la " Société J.-J. Rousseau ", T. I (1905).

THÉOPHILE DUFOUR. — *Pages inédites.* — 2e *Série.* — Annales de la " Société J.-J. Rousseau", T. II (1906).

II — SAVOIE

CH. GUILLERMIN. — *Notice de M. de Conzié des Charmettes sur M*^{me} *de Warens et J.-J. Rousseau.* Mémoires de la “ Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie ”. — S. I. T. I, p. 73 (1856).

CH. GUILLERMIN. — *Bail de la propriété des Charmettes passé par noble Claude Noerey à dame Louise-Eléonore de Latour, baronne de Warens.* Mémoires de la “ Société Savoisienne d'hist. et d'arch. ”, S. I, T. I, p. 87 (1856).

ALBERT METZGER. — *La conversion de M*^{me} *de Warens.* — Chambéry (1886).

ALBERT METZGER. — *Une poignée de documents inédits concernant M*^{me} *de Warens.*—Lyon (1888).

ALBERT METZGER. — *Les pensées de M*^{me} *de Warens.* — Lyon (1888).

ALBERT METZGER. — *Les dernières années de M*^{me} *de Warens.* — Lyon (1888).

FRANÇOIS MUGNIER. — *Madame de Warens et J.-J. Rousseau.* — Paris (1891).

FRANÇOIS MUGNIER. — *Nouvelles lettres de M*^{me} *de Warens.* — Mémoires de la “ Société Savoisienne d'hist. et d'arch. ”, S. II, T. XIII, p. 425-568 (1899).

JULES SÉRAND. — *L'habitation de M*^{me} *de Warens à Annecy.* — Revue Savoisienne (1900).

JULES SÉRAND. — *Nouveaux documents sur M*^{me} *de Warens. Le Maître professeur de musique de J.-J. Rousseau et un Claude Anet.* — Revue Savoisienne (1900).

François et Joseph Sérand. — *L'idylle des Cerises.* — Revue Savoisienne (1908).

C. Bouvier. — *La bibliothèque des Charmettes.* — Mémoires de la " Soc. Savoisienne d'hist. et d'arch. ", T. LV (1914).

Henry Bordeaux. — *Promenades en Savoie.* — p. 77-94. — Chambéry, Librairie Dardel.

III. — PIÉMONT

D. Perrero. — *Madama di Warens* (dans : *Curiosità e ricerche di storia subalpina.* T. III, *Turin* (1878), p. 388).

L.-F. Benedetto. — *Madame de Warens d'après de nouveaux documents.* — Paris (1914).

IV. — PARIS

L. Ducros. — *Jean-Jacques Rousseau : De Genève à l'Ermitage.* — Paris (1898.)

Pierre-Maurice Masson. — *Rousseau à la Grande Chartreuse.* (Epître inédite). Annales J.-J. Rousseau, T. 5 (1909), p. 247-258.

Pierre-Maurice Masson. — *La formation religieuse de Rousseau.* — Paris (1916).

Pierre-Maurice Masson. — *Rousseau et la restauration religieuse.* — Paris (1916). — Ce volume contient une excellente bibliographie rousseauiste.

TABLE DES MATIÈRES

En vente à la Librairie DARDEL, Chambéry

F. VERMALE

Les classes rurales en Savoie au 18e siècle. — Paris, 1911, in-8o, 326 p. . . . . 12 fr.

La vente des biens nationaux dans le district de Chambéry. — Paris, 1912, in-8o, 89 p., avec deux figures dans le texte . . . . 4 fr.

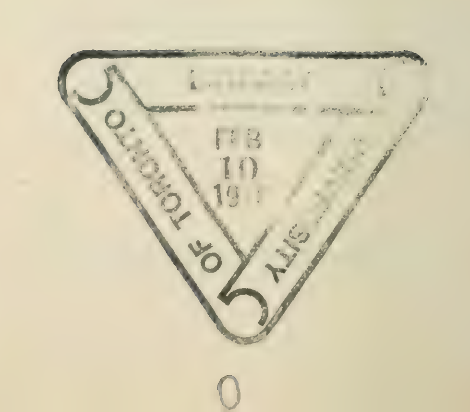
Le régime des prisons en Savoie aux 17e et 18e siècles. — Chambéry, 1914, in-8o, 11 p. . . 1 fr.

La Franc-Maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire d'après ses registres secrets. Préface de M. Albert Mathiez. — Paris, 1912, in-8o, 111 p. . . . . 5 fr.

Journal d'un paysan de Maurienne pendant la Révolution et l'Empire. — Chambéry, 1919. in-8o, 159 p. . . . . 4 fr.

Notes sur Joseph de Maistre inconnu. — Joseph de Maistre et l'Illuminisme. — J. de Maistre et le Bourreau. — J. de Maistre contre le militarisme piémontais. — J. de Maistre et l'espionnage français. — J. de Maistre et l'influence anglaise. — J. de Maistre et Paul Bourget. — J. de Maistre et le Maréchal Foch. — (Un volume in-18, 130 p., Chambéry, 1921) . . . . 4 fr.

Imprimeries Réunies de Chambéry, 3, rue Lamartine.


OF TORONTO

BINDING SECT. MAR 3 0 1982

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2049
S4V4

Rousseau, Jean Jacques
Jean-Jacques Rousseau en
Savoie

80